

choisir

revue culturelle
n° 551 – novembre 2005



(Le dimanche :
pour quoi faire ?



Un cadeau merveilleux

*Pour ces poumons qui respirent,
pour ce cœur qui bat,
pour ces regards, ces sourires,
pour le moindre geste, le moindre pas.*

*Pour toute cette vie en moi,
à chaque minute, à chaque seconde,
pour toute cette vie en lui,
l'inconnu, le passant, l'ami.*

*Pour ce miracle quotidien qui n'étonne plus,
pour ce cadeau merveilleux qui n'éblouit plus.*

*Pour ta bonté sans cesse renouvelant la vie,
pour ton amour sans cesse multipliant la vie.*

*Pour cette vie,
et la vie que tu nous as promise,
nous marchons vers Toi !*

***Une jeune vietnamienne
qui fit partie des Boat People***



choisir

n° 551 - novembre 2005

Revue culturelle jésuite fondée en 1959

Adresse

rue Jacques-Dalphin 18
1227 Carouge (Genève)

Administration et abonnements

tél. 022 827 46 76
administration@choisir.ch

Rédaction

tél. 022 827 46 75
fax 022 827 46 70
redaction@choisir.ch
Internet : www.choisir.ch

Rédaction

Pierre Emonet s.j., rédacteur en chef
Thierry Schelling s.j., rédacteur
Lucienne Bittar, rédactrice
Jacqueline Huppi, secrétaire

Conseil de rédaction

Louis Christiaens s.j.
Joseph Hug s.j.
Jean-Bernard Livio s.j.

Conception graphique

studio Loys (Annecy)

Mise en page et imprimerie

Imprimerie Fiorina
rue du Scex 34 • 1950 Sion
tél. 027 322 14 60

Cedofor

Marie-Thérèse Bouchardy
Axelle Dos Ghali
Stjepan Kusar

Administration

Geneviève Rosset-Joye

Abonnements

1 an : FS 80.-
Etudiants, apprentis, AVS : FS 55.-
CCP : 12-413-1 «**choisir**»
Pour l'étranger :
FS 85.- Par avion : FS 90.-
€ : 56.- Par avion : € 60.-
Prix au numéro : FS 8.-

choisir = ISSN 0009-4994

Illustrations

Couverture : Pierre Emonet
p. 14 : Held
p. 20 : Pierre Emonet
p. 25 : Missionari d'Africa
p. 29 : Kfilms Amérique
p. 31 : Mario del Curto
p. 37 : Plonk & Replonk

Les titres et intertitres sont de la rédaction

sommaire

Editorial	2
La liberté n'est pas à vendre <i>par Pierre Emonet</i>	
Actuel	4
Spiritualité	8
Une piste d'atterrissage <i>par Luc Ruedin</i>	
Théologie	9
Le premier Evangile <i>par Joseph Hug</i>	
Eglise	13
L'oraison dominicale chez les Pères de l'Eglise <i>par Attila Jakab</i>	
Société	18
Le repos du septième jour <i>par Hanspeter Ernst</i>	
Politique	23
Rwanda : un prêtre belge prisonnier politique <i>par Rik De Gendt</i>	
Cinéma	27
Croire ou ne pas croire <i>par Guy-Th. Bedouelle</i>	
Théâtre	30
Variations sur la douleur <i>par Valérie Bory</i>	
Lettres	33
L'historiographe de la Providence Joseph de Maistre <i>par Gérard Joulé</i>	
Livres ouverts	37
Mon beau dimanche <i>par Thierry Schelling</i>	
Livres ouverts	38
Une parabole prodigue <i>par Marie-Luce Dayer</i>	
Chronique	44
La politique avant toute chose <i>par Pascal Décaillet</i>	

La liberté n'est pas à vendre

A première vue, l'objet de la votation du 27 novembre est une simple mesure pratique. Ouvrir des commerces dans les gares, pour dépanner les voyageurs de passage et les personnes qui n'auraient pu faire leurs courses durant la semaine, l'argument est d'autant plus imparable qu'il fait appel au bon cœur des électeurs avec juste ce qu'il faut pour éveiller un sentiment de culpabilité chez ceux qui en douteraient. Sous le couvert de l'altruisme, les partisans de l'ouverture des commerces dans les centres de transport le dimanche défendent des intérêts essentiellement économiques. Les 25 gares de Suisse qui se transformeront en centres commerciaux où il sera possible de tout acheter, du yoghourt à la chaîne hi-fi, de l'aspirine au canapé, sont sélectionnées en fonction de critères purement économiques.¹ Quant aux adversaires, ils flairent une nouvelle détérioration des conditions de travail, une occasion supplémentaire d'exploiter le personnel le moins qualifié, celui des vendeurs et des vendeuses taillables et corvéables à merci. Une fois de plus la liberté des uns serait au détriment de celle des autres. Tout cela mérite considération, mais l'enjeu de cette votation est ailleurs, plus décisif, plus radical. C'est pourquoi il nous a paru bon d'y insister dans ce numéro de « choisir ».

On aurait tort de ne voir dans l'opposition des Eglises qu'un réflexe ecclésiastique, un combat d'arrière-garde pour enrayer l'hémorragie des derniers pratiquants. Avant d'être religieux, le débat est anthropologique. Lorsqu'elles s'opposent au démantèlement du dimanche, les Eglises ne défendent pas seulement un espace pour la pratique communautaire de la religion - ce qui est important - mais une certaine conception de l'homme, de sa place dans la création, de son rapport au temps, de sa liberté, en un mot de sa propre identité.

En liant le repos hebdomadaire à la création, la Bible signifie clairement qu'il est inscrit dans la structure même de l'homme créé à l'image et ressemblance de Dieu. Si le travail représente une grande part de sa vie, s'il est la condition du progrès et d'un monde plus habitable, l'homme ne s'identifie tout de même pas avec sa besogne. Il vaut plus que son labeur et il a besoin de le réaffirmer périodiquement en cessant toute activité susceptible de le maintenir sous pression. En instituant des

ruptures dans le rythme hebdomadaire du travail, il clame haut et fort qu'il n'est pas un esclave, qu'il reste maître de son temps et qu'en perdant son travail il ne perd pas sa dignité. Le dimanche, c'est le jour où les chômeurs et les retraités retrouvent leur bonheur. Prétendre abolir ces espaces de liberté où chacun peut reprendre son souffle et est rendu à lui-même, ou les détourner de leur but, c'est faire le jeu de l'aliénation, accepter de se livrer pieds et poings liés à la loi du rendement. Le chant des sirènes de l'économie, « Sept jours sur sept, vous trouverez tout ce dont vous avez besoin... », est perfide. Il flatte de bas instincts pour abuser les malheureux qui s'y laissent prendre. Les pouvoirs publics qui ont charge de veiller sur le bien des citoyens y succombent déjà.²

L'homme est un être social et religieux ; il se réalise dans la rencontre, le dialogue, l'échange. La famille, les amis, le contact avec la nature, la culture, les arts, la pratique d'activités qui ne « rapportent » pas nécessairement constituent l'indispensable biotope de sa croissance. Puisqu'il n'est pas un Robinson perdu sur une île déserte, il ne se contente pas de moments libres dégustés individuellement. Il a besoin de temps gratuits vécus collectivement, qui ne soient pas le privilège des seuls fortunés, qui peuvent se les offrir parce que d'autres travaillent pour eux. Ils lui sont indispensables pour retrouver sa communauté, pratiquer sa religion, célébrer des fêtes, rendre culte à son Dieu. En instituant le repos hebdomadaire comme une loi intangible, les grandes religions monothéistes juive, chrétienne et musulmane l'ont bien compris : elles confessent leur foi en la toute-puissance du Créateur et proclament qu'aucune instance terrestre n'exerce un pouvoir absolu. Semaine après semaine, la ronde des jours invite l'homme et la création à échapper à toute tentative d'exploitation. Et ce jour ne peut être qu'une fête.

Pierre Emonet s.j.



- 1 • Ne sont retenues que les gares dont le trafic représente un chiffre d'affaires annuel d'au moins 20 millions de francs.
- 2 • Le Conseil des Etats a accepté la motion CER-CE 02.422 qui propose d'étendre les possibilités de travailler le dimanche.

■ Info

Initiative sans OGM

L'Organisation œcuménique Eglise et environnement (OeKu) recommande d'accepter l'initiative populaire « pour des aliments produits sans manipulations génétiques », qui sera soumise au vote le 27 novembre. L'initiative sans OGM demande l'interdiction en Suisse pendant cinq ans de l'importation et de la mise en circulation de plantes, de parties de plantes, de semences et d'animaux de rente génétiquement modifiés. Les initiateurs ne s'opposent pas en revanche à l'importation de denrées alimentaires issues d'organismes génétiquement modifiés. La recherche dans le domaine du génie génétique, ainsi que les applications médicales issues du génie génétique ne sont pas touchées par ce moratoire.

En 1998, en vue de la votation sur l'initiative pour la protection génétique, le comité d'OeKu avait déjà relevé que la manipulation génétique d'organismes vivants faisait intervenir les critères éthiques suivants : la dignité de toute créature, la justice, la limitation des risques et la durabilité. Se référant aux critères de la limitation des risques et de la durabilité, il évaluait la dissémination d'OGM dans l'environnement de manière particulièrement critique, concluant que la plus grande prudence s'impose face au risque de voir des gènes de plantes cultivées transgéniques se transmettre à des plantes sauvages. Un moratoire de cinq ans permettrait de poursuivre les recherches sur les risques.

L'OeKu rappelle que le critère du développement durable est aussi concerné car la dissémination de plantes transgéniques modifie durablement les écosystèmes et peut mettre en péril la diversité biologique. Aussi estime-t-elle que

les disséminations ne devraient être autorisées que pour des raisons majeures, or il n'y en a pas actuellement en Suisse. La perspective d'un gain économique ne peut être considérée à elle seule comme une raison majeure.

■ Info

Turquie et Europe

Le patriarche arménien d'Istanbul Mesrob II a appelé à soutenir l'adhésion de la Turquie à l'Union européenne, rapporte l'agence *Apic*. « L'aspiration de la Turquie à rejoindre l'UE est une occasion pour la réconciliation entre l'Orient et l'Occident », a-t-il affirmé dans une lettre aux ministres de l'UE et aux parlementaires européens.

L'amélioration des droits accordés aux 100 000 chrétiens vivant en Turquie est vue cependant comme l'une des conditions préliminaires à son adhésion.

■ Commentaire

Référendum en Algérie

Les électeurs algériens se sont prononcés le 29 septembre en faveur de la Charte pour la paix et la réconciliation. Selon le ministre de l'Intérieur, la participation a atteint un taux de 79,49 %. Rappelons que les violences politiques ont fait depuis 1992 plus de 150 000 morts et des milliers de disparus. La charte prévoit l'extinction des poursuites judiciaires à l'encontre de « tous les individus qui mettent fin à leur activité armée et remettent les armes en leur possession ». Ceux qui sont « impliqués dans des massacres collectifs, des viols ou des attentats à l'explosif dans des lieux publics » en sont exclus. Elle interdit aussi toute activité politique aux ex-

responsables du FIS, rendus responsables de cette tragédie.

Voici le commentaire d'un observateur sur place : « Un an environ après les élections présidentielles, les résultats du référendum me laissent un goût étrange. Ils me semblent en forte contradiction avec ce que j'avais pu percevoir dans mes conversations avec différents types de personnes : les étudiants que je rencontre au Centre catholique universitaire, les ouvriers qui travaillent en ce moment à la maison, quelques amis ; en contradiction aussi avec ce que je peux voir dans la rue. (...) Une impression massive : le référendum n'a pas passionné les foules. Peu de personnes comptaient voter. (...)

» Objectivement, la possibilité d'un référendum était dans l'air depuis le printemps. Il n'a toutefois été annoncé que le 14 août dernier, soit en pleines vacances et seulement un mois et demi avant la date retenue. La campagne a été exclusivement pour le *oui*, conduite par le président et tout l'appareil de l'Etat (un immense *oui* s'allumait le soir sur la façade de l'Hôtel Aurassi). Je n'ai vu aucun partisan du *non* à la télévision, n'ayant connaissance que d'un petit tract du Mouvement démocratique et social et de quelques articles de journaux. Les personnes distribuant des tracts invitant à voter *non* se le voyaient interdire par la police. Les mères, sœurs ou femmes de disparus qui manifestent chaque mercredi en plusieurs lieux du pays ont été invitées à être discrètes. (...) Compte tenu de ces impressions, je retrouve bien dans les résultats l'écrasante majorité de *oui*, les partisans du *non* ayant plutôt décidé de ne pas voter. Le large boycott de la Kabylie (11,5 % de la participation) était lui aussi prévisible. Par contre, l'annonce du taux de participation m'a surpris par sa nette progression en fin de journée et son con-

traste avec ce que j'ai pu percevoir dans les rues. (...) Un fait est troublant : une prolongation d'une heure de l'ouverture des bureaux de vote a été décrétée en cours de journée, principalement dans les grandes villes. Pourquoi faire si le taux de participation est élevé ? Comment espérer un sursaut si c'est décidé en cours de journée ? » (Christophe Ravel s.j.).

■ Info

Asile et détention en Europe

La Commission européenne a approuvé le 1^{er} septembre une proposition de directives communes concernant le rapatriement des « personnes qui ne remplissent pas les conditions d'entrée ou qui sont présentes sur les territoires des pays membres, soit parce qu'elles y sont entrées illégalement, soit que leur visa, permis de séjour ou de résidence est périmé, soit que leur demande d'asile a été en fin de compte rejetée. »

Renaud de Villaine, responsable du Bureau des politiques de sensibilisation et du lobbying du Jesuit Refugees Service (JRS) Europe, a aussitôt protesté : « Nous sommes déçus de voir l'usage de la détention en Europe encouragé par la Commission européenne. Cette coûteuse mesure ternit le dossier européen des droits de l'homme. Nous protestons particulièrement contre l'usage systématique de la détention à travers l'Europe et pour la limite proposée d'une durée de détention de six mois. (...) La détention systématique et arbitraire d'immigrés en situation irrégulière ne fait partie d'aucune réglementation commune des politiques humanitaires européennes de l'asile. La détention devrait être utilisée comme dernier recours et seulement

pour les besoins de rapatriement, lorsqu'il a été constaté [que les personnes reconduites] ne seront pas exposées aux abus des droits de l'homme dans leurs pays d'origine. »

R. de Villaine a précisé que des résidences officielles et légales devraient être accordées aux personnes devant demeurer sur place pour de longues périodes. Ces minimums pour la survie sont essentiels pour le respect de la « dignité » d'immigrés, souvent présentée comme une priorité par le vice-président de la Commission européenne, Franco Frattini.

JRS-Europe demande encore que tous ceux qui sont confrontés à la détention ou au départ aient accès à des informations et à des conseils juridiques adéquats ; que les familles ne soient pas disloquées ; et que les personnes particulièrement vulnérables, telles que les enfants, les victimes de trafiquants et les grands malades, ne soient jamais détenues ni rapatriées.

■ Info

Prix du pétrole et réfugiés

L'UNHCR, l'Agence onusienne des réfugiés, a rapporté que la hausse mondiale du prix du pétrole a un effet dévastateur sur son budget consacré aux 105 000 Bhoutanais réfugiés à l'est du Népal. Comme près de 50 % des dépenses des camps gérés par l'UNHCR concernent le combustible utilisé pour la cuisson et la lumière, plus d'un demi-million de dollars supplémentaires ont dû être alloués en septembre pour compenser le déficit.

Le porte-parole de l'UNHCR a fait savoir son inquiétude à la perspective de devoir réduire les rations de combustible, ce qui affecterait la vie quotidienne

des réfugiés. Or il y a déjà d'énormes frustrations dans les camps. L'agence des Nations Unies est en train de chercher d'autres alternatives pour une provision sûre et durable de combustible, en particulier des briquettes de carbone.

■ Info

Afrique, Etats-Unis et pétrole

On estime que d'ici 2015, les Etats-Unis importeront 25 % de leur pétrole de la région du golfe de Guinée en Afrique. Pour la Jesuit Conference, le bureau national des jésuites aux Etats-Unis, et le Catholic Relief Services, il est nécessaire de conscientiser les Américains à l'impact et aux ramifications de cette industrie d'extraction sur l'environnement et les droits humains des pauvres en Afrique. De même, il faut les rendre attentifs à l'importance de la transparence en ce qui concerne les revenus générés par le pétrole pour combattre la corruption et promouvoir la réduction de la pauvreté. Les deux institutions ont financé une tournée de conférences en octobre, animées par le Père Antoine Bérilengar s.j., membre du Collège de contrôle et de surveillance des revenus pétroliers au Tchad, et par Austin Onouha, du Centre pour la responsabilité sociale et d'entreprise au Nigeria.

■ Info

Médias en Chine

Reporters sans frontières (RSF) a publié un rapport concernant les médias en Chine. Il qualifie l'agence de presse *Xinhua* « de plus grande agence de propagande au monde » à la botte du Parti communiste chinois. Avec l'aide d'un an-

cien journaliste français de *Xinhua*, RSF met en évidence la manipulation des faits, la haine contre les ennemis (notamment les Etats-Unis et le Japon) et le parti pris pour les pires régimes du monde dans le traitement de l'actualité internationale (www.rsf.org).

■ Info

Pauvreté et violence

Un récent projet de recherche, coordonné par l'Organisation mondiale contre la torture (OMCT), avec le soutien du Réseau universitaire international de Genève (RUIG), révèle que « les individus sont souvent victimes de tortures, de maltraitements, de disparitions forcées et d'exécutions sommaires en raison de leur pauvreté ».

L'étude *Pauvreté, inégalités et violence* examine les relations de cause à effet entre les inégalités (pauvreté, violations des droits économiques, sociaux et culturels) et la violence, aussi bien celle perpétrée par l'Etat (torture, exécutions sommaires, disparitions forcées, etc.) que la violence sociale ou domestique. Cette recherche analyse le contexte national de cinq pays - Argentine, Ouzbékistan, Cambodge, Afrique du Sud et Egypte - et a été menée en coopération avec des chercheurs locaux et des organisations locales de défense des droits de la personne humaine.

Selon Eric Sottas, directeur de l'OMCT, la violence perpétrée contre les femmes et les enfants est plus liée à leur marginalisation socio-économique qu'à la répression politique. Ainsi, elle affecte surtout les enfants de la rue ou les enfants-travailleurs. De même, la violence à l'encontre des femmes est souvent liée au fait que, dans certaines sociétés, elles sont considérées comme des indi-

vidus de deuxième classe. Cette violence est rarement reconnue par les Etats comme relevant de leur responsabilité.

■ Info

Enfants non vaccinés

Près de 2 millions de personnes décèdent chaque année de maladies qui auraient pu être prévenues par des vaccinations ; parmi elles, 1,4 millions d'enfants de moins de 5 ans. Un récent rapport de l'UNICEF montre que 27 millions d'enfants ne sont toujours pas vaccinés contre certains virus meurtriers. Si l'on veut que l'objectif n°4 du Millénaire puisse être atteint (réduire de deux tiers la mortalité infantile), la communauté mondiale devra donc débloquer des moyens financiers.

Des maladies aussi banales que la rougeole ont souvent des conséquences fatales pour les enfants des pays en développement : une alimentation insuffisante et souvent mal équilibrée, un système immunitaire affaibli ou le manque d'accès à des soins médicaux les rendent plus réceptifs aux maladies. Ainsi, rien qu'en 2003, près de 395 000 enfants de moins de cinq ans sont morts de la rougeole. Tandis qu'en Amérique latine plus de 93 % des enfants sont vaccinés contre la rougeole, la situation est dramatique en Afrique de l'Ouest et en Afrique centrale où le taux de vaccination contre la rougeole atteint 52 %. Il n'est même que de 35 % dans certains pays comme la République Centrafricaine et le Nigeria, où la mortalité infantile - 192 décès pour 1000 naissances - est la plus élevée du monde.

Une piste d'atterrissage

En février dernier, je revenais d'un voyage au Maroc. Avec quelques étudiants de l'Université de Genève, nous avons rencontré des communautés chrétiennes attestant leur foi en terre d'Islam. Nous étions ensuite allés au désert pour nous laisser interpeller par la Parole de Dieu. Au retour de ce périple, nous nous apprêtions à atterrir à Genève. L'heure d'arrivée était prévue à 19h30. Lorsqu'à 20 heures bien sonnées, l'hôtesse nous avertit que l'aéroport était fermé pour cause d'enneigement, une crainte diffuse succéda à l'impatience. Nous survolâmes encore une bonne demi-heure Genève, ne sachant si nous allions être détournés vers un autre aéroport, lorsqu'il nous fut enfin donné la permission de nous poser. Un ouf de soulagement et une joie non dissimulée de pouvoir toucher terre sans désagrément se liaient sur tous les visages.

Atterrir est vital. Qui n'a pas une piste d'atterrissage sait bien que ses plus belles envolées lyriques ne sont que du vent et de l'esbroufe ! Bien piètre pédagogue celui qui ne se soucie pas de savoir comment ses propos sont compris par ses élèves. Malheureux, par ailleurs, celui qui ne sait ni où ni comment poser ses pieds pour accomplir son métier d'homme. Et pour nous autres pèlerins, comment aurions-nous pu témoigner de notre expérience si nous n'avions pas pu débarquer ?

Dans la tradition chrétienne, l'Esprit saint est communicateur de la foi. Il en est la porte d'entrée. Force personni-

fiée, il révèle le mystère trinitaire et le communique. Venu de Dieu et orientant vers lui, l'Esprit nous rend participants de la sainteté divine. Alors que la Parole pénètre du dehors comme l'épée met la chair à nu, l'Esprit, fluide et subtil, lui donne de résonner au plus intime de nous-mêmes. Transformant notre intériorité, il nous donne d'entendre ce qu'elle a à nous dire.

Il peut le faire parce qu'il est la piste d'atterrissage du Mystère. La Parole ne serait que verbiage si l'Esprit ne lui donnait vie. S'effaçant pour qu'elle prenne chair, il nous donne d'en vivre. Si Dieu se donne lui-même tel qu'il est, si le Donateur (le Père) peut se donner en sa Parole (le Fils), c'est bien parce que l'Esprit saint crée en nous la capacité de recevoir ce don. L'expérience soudaine de comprendre un passage évangélique nous faisant passer d'une compréhension intellectuelle à la fulgurance d'une vérité qui nous concerne au plus profond nous signale son action. Sous son influence, la rencontre de l'autre perd de sa méfiance instinctive, de son opacité naturelle et de sa pesanteur quotidienne. Instituant un autre mode de communiquer, l'Esprit saint crée une atmosphère faite de confiance, de transparence et de légèreté. Déblayant nos terrains encombrés, il nous donne de vivre pleinement et joyeusement dans le monde. Nous pouvons être alors, tel le sel, révélateurs du goût et de la saveur qu'il y a de l'habiter.

Luc Ruedin s.j.

Le premier Evangile

Un nouveau commentaire

●●● **Joseph Hug s.j.**, Genève

Depuis l'époque des Pères de l'Eglise, aux IV^e et V^e siècles, les textes bibliques et les Evangiles en particulier furent sans cesse recopiés, relus, exposés et commentés. Vers la fin du XVII^e siècle, des pionniers élaborèrent les principes et les règles d'une interprétation critique. Mais ces hommes furent souvent expulsés ou marginalisés par les autorités académiques ou ecclésiastiques. Ainsi, par exemple, le philosophe Baruch Spinoza fut banni de la synagogue d'Amsterdam, Richard Simon, prêtre oratorien, eut son œuvre détruite sur ordre de Louis XIV, conseillé par Bossuet, et Jean Le Clerc fut censuré pour ses études et chassé de l'Académie de Genève d'où il rejoignit Amsterdam. En effet, l'exégèse critique naissante commençait à faire sortir le texte biblique des impasses et des rétrécissements d'une lecture confessionnelle prônée depuis la Réforme et la Contre-Réforme.

Le XVIII^e siècle continua les recherches sérieusement entamées et appliqua les principes élaborés. Tout au long du XIX^e siècle, l'Allemagne, la Suisse, la Suède et l'Angleterre assurèrent et développèrent la recherche entamée au XVII^e siècle, alors que la France, qui avait été à l'origine de bien des choses, allait ou-

blier tout ce qu'elle avait apporté. Ce n'est qu'à l'extrême fin du XIX^e siècle qu'elle se remit en course, au risque de reposer des questions auxquelles elle avait contribué à apporter des réponses plus de deux siècles auparavant ! Comme on le sait, les choses se passèrent assez mal pour les catholiques au début du XX^e siècle, principalement sous le pontificat de Pie X, et il fallut attendre que Pie XII, avec son encyclique *Divino afflante* (1943), encourageât le travail exégétique dans l'Eglise catholique. Il est impressionnant de constater que les grandes intuitions des pionniers se retrouvèrent ainsi, près de trois siècles plus tard, sous la plume d'un pape. Mais il avait fallu ces deux ou trois siècles, écrit un bon connaisseur de cette histoire de l'exégèse.¹

Exégèse interconfessionnelle

La Constitution *Dei Verbum*, du concile Vatican II, sur la Révélation divine, qui fut promulguée il y a exactement quarante ans, le 18 novembre 1965, reconnut au plus haut niveau le travail exégétique dans l'Eglise. Les bases étaient posées pour un travail commun des exégètes des grandes familles confessionnelles (anglicane, protestante et catholique), principalement en Europe de l'Ouest et en Amérique du Nord.

L'histoire de l'exégèse proprement dite débute au XVII^e siècle mais ne prend véritablement son envol que trois siècles plus tard. Elle est marquée par un travail interconfessionnel. Le commentaire de l'Evangile de Matthieu par l'exégète protestant zurichois Ulrich Luz vient d'être achevé. Professeur à la Faculté théologique de Berne, il présente non seulement une histoire de l'interprétation du texte, mais il propose en plus un jugement sur la justesse de ces diverses lectures.

1 • **Pierre Gibert**, *L'aventure de l'exégèse moderne*, in « Cahiers Evangile », Supplément 125, Service biblique catholique Evangile et Vie, Paris 2003, p. 72 s.

Ulrich Luz,
Das Evangelium nach Matthäus, 4 volumes, Benziger/Neukirchener Verlag, Zürich/Braunschweig, 1985-2002. Le premier tome, comprenant les chapitres 1 à 7, paru en 1985, a été publié en 2002 dans une 2^e édition révisée et augmentée de 134 pages.

La Traduction œcuménique de la Bible est née dans cette nouvelle conjoncture, rassemblant des exégètes francophones, protestants et catholiques. Dans le même contexte, les exégètes catholiques et protestants d'expression allemande s'attelèrent à un commentaire critique des livres du Nouveau Testament. Les premiers volumes parurent à la fin des années '70.

Le principe de collaboration qui préside à cette entreprise est simple : le comité de direction confie le commentaire d'un livre (Evangile, lettre ou autre écrit) à un exégète catholique ou protestant dont la compétence est reconnue, et celui-ci soumet son travail à l'épreuve d'un collègue de l'autre confession.

La particularité de l'entreprise consiste à prolonger le commentaire littéral du texte, par l'exposition de l'interprétation du même texte dans l'histoire du christianisme, en essayant de suivre dans les grandes lignes les diverses interprétations jusqu'à aujourd'hui. Il est possible de suivre ainsi l'évolution de l'interprétation au cours du temps et de voir comment le texte biblique produit du sens au cours de l'histoire.

Il va sans dire que le projet germanique est ambitieux et presque démesuré. Le commentaire du second Evangile, celui de saint Marc, confié à l'exégète catholique Joachim Gnilka, professeur à Munich, parut en deux volumes en 1978/1979. Le commentaire de l'Evangile de saint Luc, remis à l'exégète protestant suisse François Bovon, aujourd'hui professeur à Harvard aux Etats-Unis, comprend déjà trois volumes et s'étend sur dix années.²

Evangile de Matthieu

Le commentaire du premier évangéliste, saint Matthieu, dû à la plume de l'exégète protestant Ulrich Luz, professeur à Berne, est achevé. Il comprend quatre volumes, pas moins de 2135 pages et représente vingt ans de labeur ! Le premier Evangile, qui est divisé en vingt-huit chapitres, s'étend de la généalogie de Jésus et des récits de la naissance, jusqu'aux apparitions du Ressuscité.³ Luz le commente en cent septante-cinq petites unités. Ce morcellement n'empêche pas une grande harmonie de composition et de rédaction, repérable par le vocabulaire propre à l'auteur et par de nombreux renvois à l'intérieur du texte.

Rompu aux méthodes fouillées de la critique, l'exégète de Berne souligne progressivement au fil de son commentaire l'importance de la narration, c'est-à-dire l'art du récit ; il est attentif aux éléments du texte qui concernent l'intrigue - ici, la vie de Jésus -, les personnages et le point de vue choisi par le narrateur. La façon dont l'histoire de Jésus est racontée introduit le lecteur dans le monde du récit et de son système de valeurs. Il faut en effet distinguer *l'auteur réel*, « Matthieu », qui a composé le récit, de *l'auteur implicite*, qui est l'image d'auteur que le texte engendre progressivement au fil des chapitres (avec sa culture juive, son tempérament, ses tendances antijuives, sa foi en Jésus, « Emmanuel », « Dieu avec nous », etc.).

2 • Le commentaire de Luc a l'avantage d'être aussi édité en langue française, aux éditions Labor et Fides, Genève. Le commentaire de Jean a été confié à l'exégète protestant suisse Jean Zumstein, professeur à Zurich, mais il n'est pas encore paru.

3 • La recension d'un autre commentaire du premier Evangile est proposée à la p. 42 de ce numéro (n.d.l.r.).

De plus, la critique moderne distingue le *lecteur réel*, soit toute personne qui a accès au texte, depuis les premiers destinataires qui l'ont entendu, vers l'an 80 de notre ère, jusqu'aux lecteurs et auditeurs d'aujourd'hui, et le *lecteur implicite*, c'est-à-dire celui que le texte de l'Evangile présuppose et produit, qui entre mentalement et affectivement dans le monde du récit et répond à la visée de l'auteur réel et implicite.⁴ Ulrich Luz reconnaît, dans la préface du deuxième volume, qu'il a pris au fil des ans de plus en plus conscience du rôle actif et créatif du lecteur implicite dans l'interprétation.

Or c'est une des caractéristiques et des richesses du commentaire de Luz de faire une large place à l'histoire de l'interprétation du texte - c'est-à-dire à la chaîne des lecteurs depuis l'Antiquité, en passant par le Moyen Age, la Réforme et l'époque moderne jusqu'à nos jours.

En même temps, sans se limiter à une énumération - ce qui était encore le cas dans le commentaire de Marc par Gnifka - l'exégète suisse évalue la pertinence des interprétations par rapport au sens premier du texte qu'il dégage par l'analyse. L'exégète juge ainsi la justesse des lectures qui furent souvent collectives, portées par les courants d'idées du christianisme et par des Eglises.

Analyse des interprétations

L'exégète joue aussi son rôle de théologien au service de l'Eglise : il tend en quelque sorte au lecteur un miroir, qui permet de voir la pertinence ou le gauchissement d'une interprétation par rapport au texte.

A propos des paraboles, Ulrich Luz souligne par exemple que l'exégèse patristique de l'Eglise ancienne est proche de Matthieu, au contraire de l'exégèse critique moderne du XIX^e et du début du XX^e siècle qui voulait redécouvrir le sens des paraboles. L'exégèse patristique des paraboles, dans le sillage de Matthieu, montre la pluralité des sens des paraboles qui ne s'excluent pas mais se complètent. Les paraboles veulent en même temps produire une intelligence de la Parole et susciter l'action, comme le montre l'explication de la parabole du semeur (13,19-23).

De plus, Luz a bien vu l'importance chez Matthieu des paraboles du jugement. On pense, entre autres, à la célèbre parabole dite du Jugement dernier (25,31-46). Le titre matthéen de l'Emmanuel, « Dieu avec nous », conféré à Jésus et ouvrant le livre (1,23), et qui va jusqu'à la scène de l'envoi du Ressuscité (28,20), en soulignant la présence aimante, miséricordieuse de Dieu dans l'existence de Jésus, serait-il en contradiction avec l'image du Juge ? Ce double visage fait particulièrement difficulté à la conscience moderne. Doit-on s'en débarrasser ? Luz suggère au moins que l'image du Jugement prononcé par l'Autre (Dieu ou le Christ) délivre le disciple et l'Eglise du jugement propre qu'il porte sans cesse sur lui-même. Elle conduit le disciple et sa communauté vers l'action, c'est-à-dire à la suite du Christ.

4 • Cf. **Commission biblique pontificale**, *L'interprétation de la Bible dans l'Eglise*, Cerf, Paris 1994, p. 38. Pour lire les récits bibliques, **Daniel Marguerat et Yvan Bourquin**, *Initiation à l'analyse narrative*, Cerf/Labor et Fides/Novalis, Paris/Genève/Montreal 1998.

A propos de l'Eglise et de la figure de Pierre, qui a un relief particulier dans le premier Evangile, l'exégète lit la promesse de Jésus au disciple, « Tu es Pierre et sur cette pierre je bâtirai mon Eglise... », comme l'institution du « service de Pierre », c'est-à-dire comme l'attestation publique de la foi totale au Christ et l'obligation pour l'Eglise de s'attacher indéfectiblement au « programme » de Jésus, décliné dans les paroles du discours sur la montagne et des autres discours.

En revanche, selon Luz, Matthieu ne connaît pas de « ministère » de Pierre dans son Eglise, qui serait transmis ensuite à l'ensemble de l'Eglise. Le service de Pierre, c'est-à-dire l'attachement total au Christ, doit sans doute se poursuivre dans le temps de l'Eglise, mais n'est pas lié à une forme de charge. Mais peut-on vraiment distinguer, et ici séparer, le service de la charge ?⁵ Je pense que c'est une exégèse trop tributaire du poids de l'histoire.

Luz montre bien cependant que l'interprétation du texte matthéen pour la personne de Pierre et de ses successeurs sur le siège romain, bien que remontant au III^e siècle, n'est qu'une lecture parmi d'autres dans l'Eglise des premiers siècles. Deux autres interprétations ont cours dans l'Antiquité : pour les Orientaux, la réponse de Pierre, soit sa confession de foi au Christ, est la pierre, l'assise de l'Eglise ; tandis que pour Augustin et l'Occident, le texte signifie que le Christ est la pierre de fondation, l'assise de l'Eglise.⁶

En tous cas, les communautés matthéennes, composées de judéo-chrétiens, vivent à la fin du I^{er} siècle la séparation conflictuelle avec les membres de la Synagogue. Elles sont petites et tendent à un idéal très exigeant d'écoute et de mise en pratique de la Parole de Jésus, comme l'indiquent le Sermon

sur la montagne, les paraboles et les exhortations du chapitre 18 sur l'exclusion et le pardon. Il s'agit pour les disciples d'aller à « l'école » de Jésus, ce qui signifierait, aujourd'hui, de corriger les fausses interprétations, y compris celles défendues parfois par des Eglises. L'école de Jésus, dans ce sens, ne rejette pas ses élèves à la rue mais les soutient, aussi en pardonnant leurs excès et leurs fautes.

A propos de la parole de Jésus sur la répudiation et le divorce (19,1-9), Luz relève que la discipline de l'Eglise catholique-romaine est plus proche de la lettre de l'Evangile que ne l'est la pratique des Eglises protestantes. Mais il doute que la législation catholique tienne compte de l'économie évangélique du Jésus de Matthieu, marquée par la miséricorde.

En guise de conclusion, soulignons l'exceptionnelle richesse du commentaire monumental de Luz qui renouvelle l'exégèse du premier Evangile. C'est une œuvre qui pourrait raffermir la compréhension de l'Evangile, ne serait-ce qu'à travers une prédication plus rigoureuse, plus créative et moins répétitive dans nos églises.

J. H.

5 • L'allemand joue ici sur la distinction *Dienst* et *Amt*, qu'on ne retrouve ni en français ni dans d'autres langues.

6 • Un évêque suisse n'a-t-il pas déclaré, lors de la visite de Jean Paul II à Berne, en juin 2004, qu'il était la pierre angulaire de l'Eglise !

L'oraison dominicale

chez les Pères de l'Eglise

●●● **Attila Jakab**, Budapest
Dr en histoire du christianisme

« Le premier jour de la semaine (c'est-à-dire dès le samedi soir), écrit Luc à propos du séjour de Paul à Troas, nous étions réunis pour rompre le pain » (Ac 20,7). Cela se faisait dans une attente eschatologique, en mémoire du repas que Jésus avait pris avec ses apôtres la nuit où il fut livré. C'est pourquoi Paul, après avoir évoqué l'événement aux Corinthiens, met en garde les participants : « Chaque fois en effet que vous mangez ce pain et que vous buvez cette coupe, vous annoncez la mort du Seigneur, jusqu'à ce qu'il vienne. Ainsi, quiconque mange le pain ou boit la coupe du Seigneur indignement aura à répondre du corps et du sang du Seigneur » (1 Co 11,26-27). Plus tard, cette commémoration depuis le soir s'est progressivement approchée de l'aube. Ignace d'Antioche, au début du second siècle, écrit effectivement aux Magnésiens que les chrétiens ne célèbrent plus « le sabbat mais le jour du Seigneur où notre vie s'est levée par lui et par sa mort ».¹ La lettre de Pline le Jeune, gouverneur de Bithynie, à l'empereur Trajan (vers 112, c'est-à-dire à la même époque) non seulement

confirme ce déplacement, mais nous donne même un aperçu un peu plus détaillé sur cette célébration. D'après Pline, les chrétiens avaient « l'habitude de se réunir à jour fixe avant le lever du soleil, de chanter entre eux alternativement un hymne au Christ comme à un dieu, de s'engager par serment, non à perpétrer quelque crime, mais à ne commettre ni vol, ni brigandage, ni adultère, à ne pas manquer à la parole donnée, à ne pas nier un dépôt réclamé en justice ; ces rites accomplis, ils avaient coutume de se séparer et de se réunir encore pour prendre leur nourriture qui, quoi qu'on dise, est ordinaire et innocente ».²

Datant de la fin du premier siècle, *La doctrine des douze apôtres (Didachè)* confirme ces deux moments de réunion (eucharistie et agape) et nous livre aussi des prières de l'assemblée eucharistique : « Nous te rendons grâce, notre Père, pour la sainte vigne de David, ton serviteur, que tu nous as révélée par Jésus, ton serviteur. Gloire à toi, dans les siècles ! (...) Nous te rendons grâce, notre Père, pour la vie et la connaissance que tu nous as révélées par Jésus, ton serviteur. Gloire à toi, dans les siècles ! Comme ce pain rompu, disséminé sur les montagnes, a été rassemblé pour être un, que ton Eglise soit rassemblée de la même manière des extrémités de la terre dans ton royaume. Car c'est à toi qu'appartiennent la gloire et la puissance par Jésus-Christ dans les siècles ! »³

Si les origines de la fête du dimanche partagent toujours les chercheurs - et le débat est loin d'être clos -, il n'en reste pas moins vrai que les disciples de Jésus de Nazareth, reconnu Messie et Fils de Dieu, ont très tôt commencé à accorder une attention particulière à la célébration du « Jour du Seigneur » (Ap 1,10).

- 1 • **Ignace**, *Magn. 9,1. Les Pères apostoliques*, Paris 1990, p. 173.
- 2 • **Pline le Jeune**, *Lettres X*, 96, traduction de M. Durry, Paris 1959, pp. 73-75.
- 3 • *La doctrine des douze apôtres*, traduction de W. Rordorf et A. Tuillier, *Sources chrétiennes* 248 bis, Paris 1998, pp. 175-177.

Un demi-siècle plus tard, l'auteur romain Justin le Martyr (†165), en décrivant le culte dominical de la communauté chrétienne (1 *Apol.*, 67,3-8), nous informe que l'assemblée eucharistique - devenue un moment unique de la journée - manifeste également, après les exhortations, les prières et l'action de grâce, sa solidarité envers « ceux qui sont dans le besoin » (orphelins, veuves, malades, prisonniers, hôtes étrangers) par une collecte. Foi, dévotion et bonnes œuvres expriment ainsi en quelque sorte l'essence même du christianisme, plus d'un siècle après la mort et la résurrection du Seigneur Jésus-Christ.⁴

L'oraison dominicale

Il est donc évident que, dès les premiers temps, les chrétiens ne cessent de prier Dieu, suivant l'exemple de leur maître Jésus-Christ (voir par exemple Mt 14,23 ; Mc 1,35 ; Lc 5,16). Toutefois il faudra attendre pratiquement le III^e siècle pour trouver des écrits sur la prière elle-même. Il s'agit évidemment des traités

sur le *Notre Père* (déjà l'oraison dominicale par excellence), qui constitue le fondement même de la dévotion des Pères et montre que la relation à Dieu est indissociable de l'attitude envers nos semblables. L'une est le miroir de l'autre.

Le premier à être mentionné à ce propos est l'auteur carthaginois Tertullien (v. 160 - v. 230), qui propose un commentaire à usage catéchistique de la prière de Jésus. D'après sa conception, « la sagesse céleste » conseille aux chrétiens de prier en secret, avec discrétion et brièvement (« plus elle est courte en paroles, plus elle est abondante en significations »).⁵ Pour l'auteur, le *Notre Père* n'est rien d'autre qu'un « hommage rendu à Dieu par le titre de Père, témoignage de foi dans son nom, acte de soumission à l'égard de sa volonté, mémoire de l'espérance

Banquet eucharistique « fractio panis », peinture murale, III^e siècle. Rome, catacombe de Priscilla.

4 • **Saint Justin**, *Apologies*, traduction d'A. War-telle, Paris 1987. (Voir encore le texte de la p. 17.)

5 • **Tertullien**, *La prière 1*, p. 16.



en la venue de son règne, demande de la vie dans le pain, aveu de nos péchés, souci des tentations, en réclamant protection ».⁶

Mais pour pouvoir réciter l'oraison et célébrer dignement le « Jour du Seigneur », Tertullien trouve nécessaire d'adresser aussi des recommandations à ses lecteurs, chrétiens déjà baptisés, en exposant comment participer à l'assemblée eucharistique (débarrassé « de toute forme de haine et d'offense à l'endroit de nos frères »), comment prier (avec un cœur purifié) et quoi éviter (les pratiques vaines).

Quelques décennies plus tard, s'inspirant de l'écrit de Tertullien, Cyprien, l'évêque martyr de Carthage (†258), expose également ses pensées sur le *Notre Père*. Il s'agit d'un catéchisme, devenu par la suite un texte de référence dans la chrétienté latine. D'après Cyprien, « celui qui nous a fait vivre nous a aussi montré comment prier ; c'est là un effet de cette miséricorde qui l'a poussé à nous accorder tant d'autres bienfaits. Parlant au Père en utilisant la prière, l'oraison, que le Fils nous a enseignée, nous serons plus aisément entendus ».⁷ Pour l'évêque de Carthage, l'oraison doit être davantage communautaire qu'individuelle et privée. Cela reflète également sa conception de l'épiscopat, garant de l'unité de l'Eglise, et témoin du processus de l'institutionnalisation de la communauté chrétienne, qui nécessitait aussi l'organisation et la codification de la liturgie : « Quand nous

nous levons pour l'oraison, écrit Cyprien, frères bien-aimés, nous devons nous appliquer de tout cœur aux prières et nous y adonner. Que soit bannie toute pensée charnelle et mondaine, afin que l'âme ne pense à rien d'autre qu'à la prière. C'est pourquoi, avant l'oraison, le prêtre prépare l'esprit des frères, en disant dans la préface : "Haut les cœurs !" , à quoi le peuple répond : "Nous l'avons au Seigneur !" »⁸

Aspect mystique

Contemporain de Cyprien, mais témoin du christianisme hellénophone, Origène (†253-254) nous introduit dans une dimension plus personnelle de la prière en générale et du *Notre Père* en particulier. Cela présage déjà le début d'un long processus de séparation entre l'Orient et l'Occident, qui se fera sentir aussi sur le plan de la spiritualité et de la liturgie, et qui aboutira finalement à la division de l'Eglise.

Dans son traité, Origène expose qu'il y a « des réalités qui dépassent notre entendement », parce qu'elles « sont trop grandes, insaisissables pour la faiblesse et les limites de notre intelligence ». En réalité, il n'y a que la grâce de Dieu, « par la médiation du Christ et l'action de l'Esprit saint », qui « nous permet de les saisir ». C'est donc ainsi qu'il commence « à exposer pourquoi et comment il faut prier, ce qu'il convient de dire à Dieu dans la prière, et quelles sont les conditions favorables pour prier ».⁹ Ses propos, qui mettent en relief surtout l'aspect mystique de la prière, sont largement fondés sur les Ecritures.

Origène, qui propose un commentaire exégétique du *Notre Père*, aborde aussi le terme même de la prière et répond « aux arguments de ceux qui prétendent que la prière est sans efficacité, et

Bibliographie :

La Bible de Jérusalem, Cerf, Paris 1998.

Origène, *La prière*. Traduction d'A.-G. Hamman (*Les Pères dans la foi 2*), Migne, Paris 1995.

Rordorf (W.), « Dimanche », in **A. Di Berardino** (éd.), *Dictionnaire encyclopédique du christianisme ancien*, vol. 1, Cerf, Paris 1990, pp. 690-693.

Saint Cyprien, *L'Oraison dominicale*. Texte, traduction, introduction et notes par M. Réveillaud, *Etudes d'histoire et de philosophie religieuses 58*, PUF, Paris 1964.

Saxer (V.), « Culte et liturgie », in **L. Pietri** (éd.), *Le Nouveau Peuple*, (*Histoire du christianisme 1*), Desclée de Brouwer, Paris 2000, pp. 475-484.

Tertullien, *La prière*. Traduction d'A.-G. Hamman, *La prière en Afrique chrétienne*, (*Quand vous priez*), Desclée de Brouwer, Paris 1982, pp. 13-35.

6 • Ibid., *La prière* 9, p. 22.

7 • **Saint Cyprien**, *L'Oraison dominicale 2*, p. 79.

8 • Ibid., *L'Oraison dominicale 31*, p. 123.

9 • **Origène**, *La prière 1-2*, pp. 17-18.

par conséquent inutile ».¹⁰ D'après lui, « l'homme ne peut obtenir telle ou telle grâce, sans avoir précédemment prié en telle disposition ou avec telle foi, sans avoir vécu de telle manière avant de prier ».¹¹

En guise de conclusion, l'auteur donne encore quelques conseils à ses lecteurs : « En venant à la prière, il faut présenter pour ainsi dire l'âme avant les mains ; élever l'esprit vers Dieu avant les yeux ; dégager l'esprit de la terre avant de se lever pour l'offrir au Seigneur de l'univers ; enfin déposer tout ressentiment des offenses qu'on croit avoir reçues, si on désire que Dieu oublie le mal commis contre lui-même, contre nos proches, ou contre la droite raison. »¹²

En Occident, avec Augustin (†430), nous retrouvons pratiquement la tradition carthaginoise d'explication catéchistique du *Notre Père*. Dans ses sermons adressés aux catéchumènes, l'évêque d'Hippone insiste surtout sur la nécessité de la foi avant de prononcer la prière du Seigneur et témoigne d'une solide intégration du *Notre Père* dans la liturgie : « Vous n'avez pas reçu en premier lieu l'oraison, puis ensuite le symbole ; mais tout d'abord le symbole, pour que vous sachiez ce qu'il faut croire, puis l'oraison, pour vous apprendre à prier. Car le symbole concerne la foi, et le *Notre Père* concerne la prière ; et l'homme de prière doit croire pour être exaucé. »¹³

Et aujourd'hui ?

En définitive, ce que les Pères enseignent par l'oraison dominicale et par leur dévotion est que la prière doit venir de la profondeur de l'âme, tandis que la participation à l'assemblée eucharistique doit englober toute l'existence et

se refléter dans la manière de vivre. Le christianisme ne doit pas se limiter à l'enceinte de l'église et à un geste accompli en raison d'une habitude ou d'une convention sociale. Il est impératif qu'il ne se limite pas à une doctrine, mais qu'il se prolonge dans la vie et dans les œuvres. Car, d'après Clément d'Alexandrie, « les bonnes actions, dit l'Écriture, sont une prière agréable au Seigneur » (*Pédagogue III, 89,3*).¹⁴

Le trésor des Pères de l'Église est justement une spiritualité étroitement liée au quotidien, dans laquelle la dévotion à Dieu et la responsabilité envers les hommes sont indissociables. Ce trésor n'attend qu'à être redécouvert pour revigorer un christianisme en perte de vitesse et en proie à des tentations fondamentalistes. Dès lors, l'assemblée des disciples du Christ pourra remplir sans difficulté son rôle de « sel de la terre » (Mt 5, 13).

A. J.

10 • Id., *La prière 5*, p. 30.

11 • Id., *La prière 8*, p. 39.

12 • Id., *La prière 31*, pp. 119-120.

13 • Augustin, *Sermons 56,1,1*. Citation dans *Saint Cyprien*, op. cit., p. 43.

14 • Traduction de C. Mondésert et Ch. Matray, *Sources chrétiennes 158*, Paris 1970, p. 171.

« Le jour qu'on appelle le jour du soleil, tous, dans les villes et à la campagne, se réunissent dans un même lieu : on lit les mémoires des apôtres et les écrits des prophètes, autant que le temps le permet. Quand le lecteur a fini, celui qui préside fait un discours pour avertir et pour exhorter à l'imitation de ces beaux enseignements. Ensuite, nous nous levons tous et nous prions ensemble. Puis, lorsque la prière est terminée, on apporte du pain avec du vin et de l'eau. Celui qui préside fait monter au ciel les prières et les eucharisties autant qu'il peut et tout le peuple répond par l'acclamation "Amen". Puis a lieu la distribution et le partage des choses consacrées à chacun et l'on envoie leur part aux absents par le ministère des diacres. Ceux qui sont dans l'abondance, et qui veulent donner, donnent librement, chacun ce qu'il veut, et ce qui est recueilli est remis à celui qui préside, et il assiste les orphelins, les veuves, les malades ou ceux qui sont pour une autre raison indigents, les prisonniers, les hôtes étrangers, en un mot, il secourt tous ceux qui sont dans le besoin.

Nous nous assemblons tous le jour du soleil, parce que c'est le premier jour où Dieu, tirant la matière des ténèbres, créa le monde, et que, ce même jour, Jésus-Christ notre Sauveur ressuscita des morts. La veille du jour de Saturne, il fut crucifié, et le lendemain de ce jour, c'est-à-dire le jour du soleil, il apparût à ses apôtres et à ses disciples et leur enseigna cette doctrine, que nous avons soumise à votre examen. »¹

Justin le Martyr

1 • Apologie I (67,3-7), in Willy Rordorf, Sabbat et dimanche dans l'Eglise ancienne, Delachaux et Niestlé, Neuchâtel 1972, pp. 137-141.

Le repos du septième jour

●●● **Hanspeter Ernst**, Zurich

*Théologien, co-directeur du Zürcher Lehrhaus
(Stiftung für Kirche und Judentum)*

A partir d'une réflexion anthropologique et théologique sur les discussions entre Jésus et les pharisiens à propos du shabbat, l'auteur, spécialiste des relations entre l'Eglise et le judaïsme, propose un éclairage sur les divers aspects du repos hebdomadaire.

En Israël, le shabbat est incontestablement une des institutions qui vont de soi. Au cours de son histoire, Israël a défini le contenu de ce jour de fête : « Il est constitué de deux éléments : le "modèle" de Dieu en tant que Créateur de toutes ses œuvres ; "l'imitation" du repos pour l'homme et les animaux de trait, afin qu'ils puissent être à nouveau "ré-animés". »¹

D'un côté, le shabbat commémore la libération des Israélites de l'esclavage en Egypte ; d'un autre côté, c'est la fête de l'achèvement de la création, un jour de bénédiction et de repos. Il est un signe entre Dieu et les enfants d'Israël, « car en six jours le Seigneur a fait les cieux et la terre, mais le septième jour, il a chômé et repris son souffle » (Ex 31,17).

Ce signe a un sens très fort qui distingue Israël des autres peuples et il a un tel poids qu'il exclut toute discussion. C'est précisément parce qu'il est tellement pris au sérieux, que les débats sur ce qui est permis ou défendu de faire ce jour-là ont été intenses entre les différents groupes de juifs. Les cercles sacerdotaux et leurs proches accentuaient l'aspect culturel, tandis que les milieux non sacerdotaux insistaient plutôt sur l'aspect social. Ces confrontations entre Juifs ont déterminé le cadre dans lequel il faut lire le conflit entre Jésus, les pharisiens et les autres groupes au sujet de l'observance du shabbat.²

Les pharisiens interpellaient Jésus à propos de ses disciples, qui arrachaient des épis le jour du shabbat : ce n'est pas permis. Jésus a répondu en se référant à l'histoire de David : alors que lui-même et ses troupes étaient affamés, David a mangé du pain des offrandes dans le temple - seuls les prêtres avaient le droit d'en manger - et il en a donné à ceux qui l'accompagnaient. Et Jésus d'ajouter : « Le shabbat a été fait pour l'homme, et non l'homme pour le shabbat. »

La remarque pourrait donner l'impression qu'il justifie tous travaux effectués le jour du shabbat. Et celui qui voudrait objecter que tout dépend du genre de travail que l'on fait, ne trouverait aucun appui dans l'Evangile de Marc. En effet, il n'y est pas dit que les disciples ont arraché les épis parce qu'ils avaient faim, parce qu'ils devaient faire face à un besoin immédiat et ponctuel, une vie

1 • **Ton Veerkamp**, « *Der Sabbat ist für den Menschen da...* » (Mk 2,27). *Der Kampf gegen Rom und für den Sabbat*. In **Kuno Füssel, Franz Segbers (ed.)** : « ...so lernen die Völker des Erdkreises Gerechtigkeit », *Ein Arbeitsbuch zu Bibel und Ökonomie*, Luzern 1995, pp. 226-239. Citation 226.

2 • Cf. **Lutz Doering**, *Sabbat. Sabbathalacga zbd - praxis im antiken Judentum und Urchristentum*, Tübingen 1999 ; **Henry Sturke**, *Encountering the Rest of God. How Jesus Came to Personify the Sabbath*, Zürich 2005.

à sauver. Jésus le dit avec d'autres mots : nous sommes les maîtres du temps. Ce que nous en faisons est notre affaire.

Maîtres du temps

Il vaut la peine de s'arrêter un instant sur cette affirmation parce qu'elle est caractéristique de notre époque.³ Ce que l'on entend par « être maître du temps » saute aux yeux dans les centres commerciaux : le cycle naturel de la production annuelle des légumes a disparu. Du début à la fin de l'année, les fraises, les tomates, les pruneaux, le raisin, les pêches et toutes sortes de pommes sont mis en vente en même temps. Grâce aux techniques modernes de transport, il n'y a plus d'offre de saison. Conséquences, les consommateurs font face, plus ou moins constamment, à une offre abondante et de plus en plus de gens ne connaissent plus le cycle des récoltes et de la production locale. La nuit devient le jour. Grâce à une immense dépense d'énergie, il est possible d'influer sur les cycles biologiques, par exemple de conditionner les poules pour qu'elles ne pondent que lorsque le marché réclame des œufs.

La « simultanéité » est devenue le mot magique dans tous les domaines de la vie. Les moyens de communication permettent d'être en même temps ici et à Hong Kong, assis au bureau et de faire ses emplettes dans des magasins chinois, étendu sur la plage d'une île déserte tout en parlant avec New York et en mettant de l'ordre dans ses e-mails. Après une soirée au théâtre, on s'assied devant son ordinateur et on commande

on line son petit-déjeuner pour le jour suivant. Il faut satisfaire ses besoins tous les jours plus rapidement, car le temps, c'est de l'argent. Attendre coûte trop cher, nous ne pouvons plus nous le permettre. Et si d'inévitables temps d'attente viennent à s'imposer, on reste de toute façon connecté grâce au téléphone portable ! Tout ceci demande beaucoup de flexibilité et de la mobilité de la part des individus. La vitesse démode ce qui est nouveau avant même son arrivée dans le commerce. Les tâches à accomplir cèdent la place à des projets de vie. L'évolution des moyens de production, de transport et de communication entraîne d'énormes transformations sociales ; qui veut satisfaire ses besoins dans l'immédiat doit en avoir la possibilité ! Voilà pourquoi le spot publicitaire « 24 heures, sept jours, toute la semaine, là pour vous » n'est pas que de la rhétorique ! Si on en est arrivé là, c'est bien parce que les consommateurs et les consommatrices le veulent bien - ou du moins doivent le vouloir, à en croire le libellé de l'offre, car toute autre attitude mettrait en péril les places de travail.

C'est un fait, plus vite on satisfait un désir, plus vite de nouveaux désirs apparaissent. Cet engrenage dépend de la rapidité de la réponse : pour que la production soit adaptée au marché, on la change *sur demande*, et qui produit *sur demande* doit demeurer prêt à intervenir à tout moment, être toujours et partout disponible.

Un gain qui est une perte

Le prix à payer pour tout cela ? C'est la disparition de la conception traditionnelle du temps cyclique. Avec l'invention de la montre, le temps est devenu une valeur mesurable. Dès lors, le temps, c'est de l'argent. Le temps productif,

3 • A ce propos, cf. **Karlheinz A. Geissler**, *Alles. Gleichzeitig. Und zwar sofort. Unsere Suche nach dem pausenlosen Glück*, Freiburg 2004.

société

c'est le temps du rendement ; le reste, c'est du temps perdu. De plus en plus, tous les domaines de la vie sont organisés selon cette norme ; plus le temps devient flexible, plus les secteurs homogènes de la vie sociale se désintègrent ; la journée de travail n'a plus de fin, les jours fériés communautaires sont menacés et se transforment en jours libres individuels, on perd le sens de certains temps fixes, des fêtes et des célébrations, de leurs coutumes et de leurs rituels.

Avec un peu d'exagération, on pourrait dire que le découpage de la semaine, son rythme propre, est de moins en moins pris en considération. L'année se réduit à un enchaînement de jours qui

se suivent les uns les autres, différenciés uniquement par les activités économiques et l'importance qu'on leur attribue. L'engagement communautaire en pâtit parce que ceux qui n'ont pas de temps à y consacrer sont toujours plus nombreux, ou parce qu'il devient très difficile de trouver une date qui convienne à tous. Comment un « être-ensemble » social pourrait-il subsister s'il n'y a plus d'obligations communes ? Où se trouve le temps que nous avons gagné si tout est devenu plus rapide et doit le devenir de plus en plus ? De quelle liberté bénéficie-t-on depuis que nous disposons du temps et que nous en sommes les maîtres ?

*Satisfaire ses besoins
au plus vite.*



Peut-on accepter une telle évolution en déclarant : « Le shabbat a été fait pour l'homme, et non l'homme pour le shabbat » ? Oui, c'est possible, à condition de ne pas oublier le verset suivant : « C'est pourquoi le Fils de l'homme est aussi maître du shabbat » (Mc 2,28). On comprend mieux le sens de cette phrase si on la replace dans le contexte de l'Évangile de Marc (2,23-3,12). Le point de départ est l'épisode des disciples qui arrachent des épis le jour du shabbat. Dans la scène qui suit, celle de la guérison d'un homme à la main desséchée (Mc 3,1-6), Jésus pose la question : est-il permis de faire du bien le jour du shabbat ? La réponse ne devrait poser aucun problème à ses auditeurs. Mais comment est-il possible qu'un homme s'attende à être guéri un jour de shabbat, alors que sa maladie ne met pas sa vie en péril ? La guérison peut bien avoir lieu un autre jour de la semaine ! En conclusion, on raconte que de nombreux malades furent amenés à Jésus qui les guérit, et ils étaient si nombreux qu'il demanda à ses disciples de préparer une barque afin de ne pas être écrasés.

Tout ceci montre qu'il se passe quelque chose de décisif avec cette guérison un jour de shabbat, quelque chose qui a à voir avec le shabbat : il s'agit de l'aube des temps messianiques, auxquels fait allusion l'expression « Fils de l'homme ». Selon la compréhension commune, le shabbat célèbre l'achèvement de la création. Son but est donc la création achevée, le repos, un repos complet qui se conclut par la bénédiction.

Mais aussi longtemps que subsistent le meurtre et le méfait, la création n'est pas parvenue à son accomplissement.

Les hommes souffrent, et leur souffrance devient visible. « A quoi sert le shabbat pour des hommes qui n'en ont pas besoin, parce qu'ils ne peuvent pas "travailler de leurs mains" ? »⁴ La réponse est claire : Jésus place l'homme à la main desséchée au centre et il le guérit. Aussi n'est-t-il pas étonnant si tant de gens se tournent vers lui pour chercher de l'aide. Jésus ne remet pas en question le shabbat, mais il fait ce qui lui tient à cœur pour que le shabbat puisse être célébré.

Un temps de fête

On comprend dès lors pourquoi il est si difficile aujourd'hui de s'accommoder d'un jour qui, au moment même où il surgit, se soustrait à l'action. Le shabbat est un temps offert, lié à un rythme déterminé ; il va et il vient, il n'est pas hors du temps, ni une pause que l'on s'octroierait dans les moments surchargés pour s'aérer l'esprit, ou qu'un manager inscrirait avec soin dans son agenda, ni même un temps pour soigner son bien-être en faisant son yoga ou en pratiquant d'autres techniques du même genre, afin d'être plus efficace et de mieux maîtriser le temps. Accueillir le temps, offert ou non, telle est la question.

Parce que ce n'est pas tous les jours shabbat, il possède une qualité propre qui le distingue des autres jours et qui permet à ceux qui le célèbrent de vivre la différence. Le temps n'est plus perçu comme linéaire et il ne se dissout plus dans la simultanéité. Il est le temps du souvenir, celui de la participation à la mémoire collective d'Israël : « Souviens-toi que tu as été en servitude au pays d'Égypte et que le Seigneur ton Dieu t'en a fait sortir (...) C'est pourquoi le Seigneur ton Dieu t'a commandé de garder le jour du sabbat » (Dt 5,15).

4 • Ton Veerkamp, op.cit., p. 227.

Cette participation préserve de l'oubli, et elle trouve son expression concrète dans le repos et la fête célébrée avec la famille, les domestiques, les étrangers, les animaux des champs. Elle ouvre une brèche dans les contraintes quotidiennes, qui, au regard de la liberté, apparaissent comme des initiatives humaines, donc, en principe, surmontables. Ainsi est mis en lumière le fait que nous sommes victimes de ces obligations, occultées autant que possible la plupart du temps, pour nous permettre d'être quotidiennement rapides, efficaces et rentables.

Mais il y a plus. Le shabbat est une anticipation du temps de l'achèvement : « car en six jours le Seigneur a fait le ciel et la terre (...) mais il s'est reposé le septième jour. C'est pourquoi le Seigneur a béni le jour du sabbat et l'a consacré » (Ex 20,11).

L'attente

Pris entre le passé et le futur, le présent s'attache fermement à la promesse d'une création qui ne peut être que bonne et qui ne trompe pas. Ceux qui célèbrent deviennent alors des gens en attente ; ils savent que les promesses du passé ne se sont pas encore réalisées. Elles ne sont pas comme les promesses de salut faites aujourd'hui, qui excluent toute attente. L'assouvissement rapide des besoins engendre de nouveaux besoins, un désir satisfait en appelle un autre et le pire qui puisse arriver est que des personnes restent dans le besoin.

La célébration du shabbat prend au sérieux cet état de manque, fruit du désir d'un accomplissement qui n'est pas à la portée de l'homme ; il ne le comble pas, ni ne le banalise par des promesses.

Les chrétiens célèbrent le dimanche. Comme Marc le montre dans son Evangile, ils ont repris du judaïsme la notion du shabbat. La différence consiste dans la foi qui confesse que le Christ ressuscité est l'anticipation de la nouvelle création. C'est pourquoi nous célébrons le dimanche comme un don, et nous le célébrons au titre de notre humanité.

H. E.

(traduction : *choisir*)

Un philosophe peut-il croire ?

**Une conférence de
Paul VALADIER s.j.,
directeur de la revue
*Archives de Philosophie***

jeudi 24 novembre, à 18h30

Genève, Uni-Mail,
bd du Pont-d'Arve 40,
salle MS-160 (sous-sol)

Organisation :
*Aumônerie catholique de
l'Université et Département de la
formation des adultes de l'Eglise
catholique de Genève*

Rwanda

Un prêtre belge prisonnier politique

● ● ● **Rik De Gendt**, Anvers
Journaliste

Guy Theunis (60 ans) appartient à la Société des Missionnaires d'Afrique - mieux connus sous le nom de « Pères blancs ». Il se rend au Rwanda pour la première fois en septembre 1970. Après avoir appris le kinyarwanda et après plusieurs années de pastorale et d'enseignement, il travaille comme responsable des moyens de communication sociale à Kigali, de 1989 à 1994. Mais il doit quitter le pays le 15 avril 1994, une semaine après le commencement du génocide, dans le dernier avion évacuant les ressortissants belges.

Il y a quelques mois, et pour la première fois depuis 1994, il est retourné au Rwanda pour y donner une session de formation. Or, le 6 septembre 2005, alors qu'il revient d'une autre session organisée à l'est du Congo et qu'il s'apprête à prendre un avion pour Bruxelles depuis Kigali, il est, à son grand étonnement, arrêté à l'aéroport : deux mois auparavant n'avait-il pas passé une semaine dans la capitale rwandaise sans aucun problème ? Après son arrestation, il est retenu dans une brigade de police, puis transféré à la prison centrale.

Les accusations

Grande a été la surprise de Theunis quand il a appris la raison de son arrestation : il aurait fait partie dans le temps des gens appelant à la haine

ethnique et au génocide. Les preuves se trouveraient dans une publication, le mensuel *Dialogue*, dont il était le secrétaire de rédaction entre 1989 et 1992. La revue aurait, en effet, repris des textes séditeux du journal extrémiste hutu *Kangura*.

De l'avis de la rédaction de *Dialogue* à Bruxelles, si tel est le véritable fond de l'accusation, celle-ci pourra vite être réfutée car elle ne rime à rien. Selon des informations de Kigali, il s'agirait concrètement du n° 171 de novembre-décembre 1993, dans lequel le rédacteur Joseph Ntamahungiro avait publié un article sur *Le rôle des médias dans la résolution des conflits*. Dans son analyse, l'auteur mentionnait notamment deux numéros de *Kangura* dont il dénonçait l'attitude négative envers l'accord de paix d'Arusha du 4 août 1993. Ntamahungiro étayait son opinion par deux citations de *Kangura* : en tout, environ sept lignes.

Deux ans auparavant (n° 147, juillet-août 1991), *Dialogue* s'était déjà explicitement distancé des articles à tendance nettement raciste ou régionaliste, dans une *Radioscopie de la nouvelle presse rwandaise* : « Souvent insidieux, ils risquent de rendre l'atmosphère du pays irrespirable. Un exemple [célèbre] entre tous, les 10 commandements des Bahutu (*Kangura* n° 6, décembre 1990). »

L'accusation portée contre le père blanc belge Guy Theunis, inculpé d'incitation au génocide au Rwanda en 1994, ne repose sur rien mais est politiquement motivée. C'est la conviction ferme des collaborateurs de la revue « Dialogue », aussi bien que d'Alison Des Forges, activiste respectée des droits de l'homme, et de Filip Reyntjens, expert en matières africaines.

Theunis, selon une autre plainte, aurait gravement minimalisé le sérieux de la situation au début du génocide, en avril 1994, dans des fax envoyés à ses supérieurs à Rome. C'est bien possible, mais il n'était pas le seul à commettre cette erreur d'appréciation. Le gouvernement belge, les autorités onusiennes et une bonne partie de la presse internationale devraient prendre place à côté de lui sur le banc des accusés. Eux aussi ont sous-estimé la combativité des génocidaires et l'ampleur de leurs activités. Il doit donc y avoir d'autres motifs pour lesquels le Père blanc, vêtu depuis son arrestation des frusques roses typiques des prisonniers rwandais, est enfermé à la prison centrale de Kigali.

C'est sur ces accusations que, le dimanche 11 septembre, le tribunal populaire, le fameux gacaca, a jugé que Theunis a bien été un instigateur du génocide, le considérant comme « criminel de catégorie 1 » - ceux qui ont planifié et organisé le génocide - et le renvoyant à la Cour d'assises. Il risque la peine de mort.

Sa vraie analyse

Si ce jugement n'était pas si pénible pour la personne en question, on pourrait le qualifier de grotesque. Pendant les 24 ans que Guy Theunis a travaillé au Rwanda, il s'est fait une réputation sans tache de journaliste critique, d'activiste des droits de l'homme et d'apôtre de la paix. Pour ne mentionner qu'un fait, il a fondé en décembre 1991, avec Monique Mujawamariya et feu le prêtre André Sibomana, l'Association pour la défense des droits de la personne et des libertés publiques (ADL). Dans ses paroles et ses écrits, il a critiqué aussi bien le régime dictatorial de Juvénal

Habyarimana que les activités rebelles du Front patriotique rwandais (FPR) de l'actuel président de la République Paul Kagame.

Que Theunis ait correctement estimé le sérieux de la situation, aussi bien avant que pendant ou après le génocide, se voit clairement dans son rapport de juillet 1994, publié début 1995 dans la compilation *Les crises politiques au Burundi et au Rwanda (1993-1994)*.¹

Son analyse évaluait le rôle douteux de l'Eglise catholique au Rwanda : « Souvent, à cause de son lien avec l'Etat, elle a eu peur de se prononcer sur les questions essentielles de justice, de paix et de développement. L'enseignement social de l'Eglise n'était pas un élément essentiel de ses discours : ainsi, il était non seulement pratiquement absent des cours de catéchèse, aussi bien au catéchuménat que dans l'enseignement primaire et secondaire, mais aussi du Grand séminaire de Nyakibanda ! »

Il y a heureusement eu des exceptions, notait encore Theunis : « La célèbre lettre de Mgr André Perraudin² sur la justice en 1959, et celles qui eurent le plus de retentissement ces dernières années : la lettre sur la justice écrite en préparation de la venue du pape au Rwanda (septembre 1990) et la lettre du presbytérium de Kabgayi, *Convertissons-nous pour vivre ensemble dans la paix* (1^{er} décembre 1991). »

Dans son rapport, Theunis traitait surtout du rôle des médias dans la résolution des crises politiques, militaires et ethniques au début des années nonante et il définissait clairement le rôle

1 • Sous la direction d'André Guichaoua de l'Université de Lille.

2 • 1914-2003, évêque de Kabgayi, Suisse d'origine et, comme lui, membre de la Société des Missionnaires d'Afrique (n.d.l.r.).

de la revue *Dialogue*. « Si la hiérarchie fut souvent muette, au sein de l'Eglise, des organes de presse ont joué un rôle déterminant. Citons en premier lieu le bimensuel *Kinyamateka* et son directeur, l'abbé André Sibomana, fort connu dans le pays. Il a joué un grand rôle au sein de la presse rwandaise : comme président de l'Association des journalistes du Rwanda (AJR), il a pris la défense des journalistes emprisonnés ou torturés... Un autre organe de presse qui a toujours défendu la vérité et dénoncé les injustices dans le pays est la revue *Dialogue*. Ce n'est l'organe officiel d'aucune Eglise, mais il représente l'opinion de nombreux intellectuels chrétiens engagés dans la lutte pour une véritable liberté d'expression, le multipartisme et la démocratie. »

Plusieurs fois Theunis a mis en garde contre des conflits naissants qui devenaient de jour en jour plus violents. Il a violemment critiqué la situation lamentable des personnes déplacées, qui, pendant des mois, ont servi de tampon, vivant entre l'armée rwandaise et les rebelles du FPR. Son témoignage devant la Commission d'enquête sur le Rwanda au Sénat belge, en 1997, fait sans doute partie de ses affirmations les plus sévères : « Au Rwanda, j'étais honteux d'être Belge. Je trouve inadmissible d'avoir retiré les Casques bleus au moment le plus difficile. (...) Je suis convaincu que si on était intervenu, le génocide aurait pu être évité. »

Ses défenseurs

Des organisations pour les droits de l'homme ont pris la défense de Theunis, au Rwanda aussi bien qu'ailleurs. Devant le tribunal gacaca, l'activiste chevronnée et courageuse Alison Des Forges, de Human Rights Watch, a sou-

ligné : « Theunis dit la vérité et il s'est impliqué en enquêtant sur les abus commis contre les Rwandais - les Tutsis ainsi que les Hutus et les Twas - au cours des années qui ont précédé le génocide. » Plus tard, elle a déclaré à l'agence de presse suisse *Hirondelle* : « La reprise d'un document n'est pas nécessairement une mauvaise chose, surtout dans le contexte d'une revue dont l'objectif est d'informer le monde sur un ensemble de points de vue. Dans le cas de Theunis (et de *Dialogue*), j'ai essayé de vérifier si oui ou non la reprise de ces extraits avait effectivement eu lieu et sous quelle forme. J'ai contacté plusieurs individus, dont ceux qui en avaient parlé dans leur témoignage, dans le but d'obtenir des copies, mais personne ne pouvait m'en donner. »

Avocats sans Frontières et Reporters sans Frontières se sont eux aussi montrés indignés et ont posé des questions sur la justice au Rwanda où, onze ans après les faits, soixante à septante mille personnes attendent encore leur procès en prison. Des politiciens belges, le Premier ministre Guy Verhofstadt et le ministre des Affaires étrangères Karel De Gucht, ont exprimé leur inquiétude et, en marge de l'Assemblée générale de l'ONU à New York (septembre), ont rencontré le président Kagame. Celui-ci a promis « de s'informer ».

« L'accusation ne repose sur rien », dit Joseph Ufiteyezu, collaborateur à *Dialogue*, à Bruxelles. « La vraie raison pour laquelle Theunis a été arrêté est purement politique. Il aspirait à une information objective et à la liberté de presse. Il visait la politi-

Le Père Theunis



que des réfugiés et continuait à poser des questions sur les auteurs de l'attaque du 6 avril 1994 contre l'avion présidentiel. Cela ne plaisait pas aux puissants rwandais. Ils ne tolèrent aucune critique sur leur régime totalitaire et ils veulent montrer cela sans détours. »

Le 15 septembre, la curie générale des Missionnaires d'Afrique a publié un *Document concernant le Père Theunis*, dont le but est « de répondre à des demandes de renseignements, en apportant quelques lumières sur la personne et les activités de notre confrère ». Le supérieur général, le Père Gérard Chabanon, y conclut : « Connaissant Guy personnellement et son engagement de toute une vie pour la liberté de la presse et pour la justice dans l'esprit de l'Evangile, nous considérons les accusations portées contre lui comme absolument incompréhensibles. Nous sommes profondément attristés par la gravité des accusations portées contre lui, car tout ce que nous savons de lui montre un engagement sans faille pour dénoncer les exactions contre les droits humains qui ont conduit au génocide. Celles et ceux qui ont travaillé avec lui pendant ces années tragiques sont de la même opinion. »

Aussi l'expert en questions africaines Filip Reyntjens, de l'Université d'Anvers, qui connaît très bien Theunis, est convaincu qu'il est tout à fait innocent et considère son arrestation comme une affaire d'ordre politique : « Le régime de Kagame est connu pour sa stratégie d'intimidation. Avec l'arrestation de Theunis, il veut d'abord toucher la revue

Dialogue et sa rédaction à Bruxelles. Il y a quelques mois, on a déjà essayé de bloquer ses comptes bancaires et on a lancé à Kigali une pseudo édition de *Dialogue*, qui, en apparence, ne diffère pas de l'original et qui doit tromper les gens.

» Mais il y a plus. Kigali vise aussi les Pères blancs. Après avoir étouffé la voix des dissidents à l'intérieur du pays, on attaque maintenant ceux de l'extérieur. En même temps, l'arrestation de Theunis est un signe pour toute l'Eglise catholique rwandaise, puisque tout ce qui existe encore d'opposition politique, de société civile ou de presse libre se fait à partir d'une structure ecclésiastique. »

Cependant, pour Reyntjens, le régime de Kigali s'est trompé dans ses calculs. Il n'a pas prévu une telle réaction de la communauté internationale qui, en plus, pose à présent des questions sur le fonctionnement de la justice rwandaise. « Libérer Theunis sans plus n'est pas possible pour Kigali. Probablement, pour ne pas perdre la face, il cherchera une manière de le transférer à la justice belge, ce que le gouvernement belge a demandé d'ailleurs.³ En tout cas, les Rwandais ont fait un pas de trop, car il est clair que Theunis est innocent. Ainsi, toute cette affaire aura un effet négatif pour Kagame et les siens car, à travers l'arrestation de Theunis, on se pose de nouveau des questions sur la justice rwandaise. Il est clair que les Rwandais se sont tirés dans leurs propres jambes. »

R. De G.

3 • Les autorités rwandaises ont depuis répondu officiellement et positivement à cette demande. Elles se sont dites « en principe disposées à transférer le dossier du Père Guy Theunis » à la magistrature de Belgique, où il sera « soumis à une enquête judiciaire » (n.d.l.r.).

Croire ou ne pas croire

●●● **Guy-Th. Bedouelle o.p.**, Fribourg

Certains pays de tradition catholique, ayant subi une forte influence cléricale, en particulier par le biais de l'éducation, connaissent depuis quelques dizaines d'années une profonde crise religieuse, pris de plein fouet par la sécularisation. C'est le cas en particulier de l'Irlande, de l'Espagne et du Québec. Chacun de ces pays a sa propre histoire et ses propres moyens pour exprimer ce rejet d'un catholicisme, sans doute trop présent autrefois dans la vie sociale et même politique ; mais le cas de la « Belle Province » est vraiment caractéristique.

Que la désaffection religieuse, qui ne touche pas que l'Église catholique d'ailleurs, soit une réalité du Québec du début du XXI^e siècle, il suffit de se promener un peu dans Montréal ou dans la ville de Québec pour s'en convaincre. On y voit beaucoup d'églises et de bâtiments paroissiaux ou religieux qui sont à louer ou même à vendre, pour en faire, après transformation, des bureaux ou des appartements.

On sait que la législation canadienne en matière de mœurs est une des plus permissives du monde et ne suit certes plus les recommandations de l'Église catholique. La Révolution tranquille, suivie des interrogations ou des expériences post-conciliaires ont injecté, au moins dans les couches dites cultivées, un hédonisme et une liberté sexuelle dont *Le déclin de l'Empire américain*, le film de Denys Arcand, a pu donner une idée. Tout cela s'est accompagné d'une large

remise en cause des convictions religieuses, et un scepticisme généralisé semble s'être installé, du moins sur la face publique du pays. Que les gens n'en soient pas plus heureux et s'estiment d'une certaine manière floués, le film *Les invasions barbares* du même Arcand en témoigne aussi.

Or voici que nous vient du Québec une œuvre qui ose poser la question de la foi, de la prière et de la dévotion populaire, sur fond de souffrance mais aussi d'espoir. *La Neuvaine* de B. Emond, présenté au dernier Festival de Locarno, y a obtenu trois distinctions, dont le Prix du jury œcuménique et celui de la meilleure interprétation masculine pour l'étonnant Patrick Drolet. Je l'ai vu dans un grand cinéma de Montréal où, pendant toute la projection de ce film austère, on n'entendait pas un bruit, comme si tout le monde retenait son souffle. La critique a été unanime pour saluer la beauté de l'œuvre. Il convient de dire, puisqu'il l'a lui-même déclaré, que le réalisateur se présente comme un « incroyant catholique ».

Le film est bâti sur l'affrontement de deux visions du monde : l'une fondée sur un refus du transcendant, d'une croyance teintée de tolérance, souffrant même peut-être de son choix mais s'appuyant sur des valeurs humanistes ; l'autre sur une foi instinctive et une piété sans complexe. Ces visions opposées sont reflétées par deux personnages, qui, comme il convient, n'auraient jamais

La Neuvaine de Bernard Emond

dû se rencontrer, et que, de fait, le cinéaste traite d'abord de façon alternée mais indépendante.

Il y a Jeanne, une femme médecin dans la quarantaine, interprétée sobrement par Elise Guilbaut. Elle se dévoue pour soulager les misères physiques et morales qui la sollicitent. C'est ainsi qu'elle accueille une jeune femme désespérée, qu'elle ne pourra empêcher d'être tuée, ainsi que son enfant, par son compagnon forcené.

S'estimant indirectement responsable de ce meurtre, bouleversée par le drame de la violence humaine, confrontée au vide et à la perte du sens, Jeanne s'isole, ne veut plus parler à personne, puis dé-

cide de quitter la ville et de partir. Elle s'arrête non loin de Sainte-Anne de Beaupré et arpente la rive du fleuve, décidée à s'y noyer.

Parallèlement, François, le jeune commis de l'épicerie de Petite-Rivière Saint-François, voit sa grand-mère, qu'il aime par-dessus tout car elle l'a recueilli quand il est devenu orphelin, s'affaiblir et s'avancer vers la mort. Profondément pieux et croyant, il décide de commencer une neuvaine à Sainte-Anne de Beaupré, ce sanctuaire québécois très populaire où, régulièrement, les foules affluent pour prier la statue miraculeuse. Une dévotion à la mère de la Vierge Marie qui remonte à l'arrivée des colons bretons. Il demande que sa grand-mère guérisse et donc rien moins qu'un miracle.

Prix œcuménique à Locarno

La Neuvaine a remporté trois prix au Festival de Locarno 2005. Celui du Jury des jeunes (prix « L'environnement, c'est la qualité de la vie ») ; le Léopard de la meilleure interprétation masculine, qui a été remis à Patrick Drolet : « Patrick a été extraordinaire avec nous. Dans la vie, il est tout sauf le garçon simple que l'on voit à l'écran. C'est un comédien avec énormément de puissance et il a dû pour le film accepter cette humilité, cette réserve-là... » expliquait Bernard Emond ; et celui du Jury œcuménique. « Si de nombreux films à thématique explicitement religieuse échouent dans leur propos à force de prosélytisme ou parce qu'ils ignorent certains aspects de la foi, *La Neuvaine* réussit à illustrer une expérience de foi simple, mais profonde et respectueuse. En même temps, il s'agit d'une œuvre consciente de la difficulté de croire en Dieu dans un monde sécularisé et souvent tragique. La rencontre entre un jeune homme qui entreprend une neuvaine de prière pour sa grand-mère malade et une femme médecin désespérée n'aboutit pas à une guérison miraculeuse ni à une conversion facile, mais à une compréhension réciproque et à la perspective d'une profonde espérance. »

La rencontre

Le spectateur sait bien que ces deux personnages doivent se rencontrer, lui si confiant avec sa bonne bouille sympathique de l'adolescent qu'il n'est plus, et elle, dans sa gravité désespérée. Nous sommes au bord du mélodrame et le réalisateur peut tout gâcher par le moindre excès de sentimentalité maladroite. Or il n'en est rien, et dès le moment où François s'adresse à Jeanne, immobile, fixant le fleuve, leur relation est juste, pudique et vraie. « Votre âme est pleine d'angoisse », dit le jeune homme, car sa bonté profonde lui fait deviner le secret de Jeanne, sentir non pas les raisons mais la profondeur de son désespoir. Tout les sépare, l'âge et la culture, la foi et l'incroyance, l'environnement urbain ou la vie rurale, l'innocence et l'expérience, l'idéalisme encore neuf ou déjà perdu.

Par sa foi pratique, François va renverser les rôles, et si elle le tutoie, c'est lui qui la guide, l'accueille, la protège, et

par là va la sauver. La nature si majestueuse de la côte de Beupré donnant une impression de plénitude, les arbres, les oiseaux et les envols des oies du Cap Tourmente vont, à leur tour, témoigner de la beauté de la création, consolante pour la détresse humaine. Le miracle n'aura pas lieu et d'ailleurs la grand-mère, qui est aussi un beau personnage, explique à François que le temps est venu et que la mort n'est qu'un passage : elle va mourir paisiblement, dans les bras de François et de Jeanne.

A moins que le miracle n'ait lieu autrement, car Jeanne renaît à la vie. Va-t-elle devenir croyante ? Dieu seul le sait, mais elle consent à parler à ce prêtre de Sainte-Anne de Beupré, dont nous avons entendu la voix depuis le début du film et que nous avons pu prendre

pour celle de la conscience ou d'un psychologue. Jeanne lui raconte son histoire comme ce film le fait pour nous.

Il y a dans *La Neuvaine* une belle compréhension du christianisme, du primat de la charité, de la solidarité entre les êtres, vivants tout d'abord, mais aussi avec les morts, entre les saints et les pécheurs, entre ceux qui ont la paix de l'âme et ceux qui pleurent. La prière y est décrite dans sa pureté, car si la forme peut apparaître désuète ou enfantine, dans le décor solennel et banal du grand sanctuaire, elle monte du cœur limpide de François. Devant cette œuvre grave mais sans emphase, on se prend à penser que là où la source paraissait tarie, elle n'était que cachée.

G.-Th. B.

Patrick Drolet



Variations sur la douleur

●●● **Valérie Bory**, Lausanne
Journaliste

Le Grand Cahier, d'Agota Kristof
Théâtre du Grütli,
Genève, du 1^{er} au
9 décembre.

Récit tranchant de deux garçons dans la tourmente d'une guerre, confrontés aux pires horreurs et qui traversent cet enfer les yeux ouverts, jamais brûlés. C'est *Le Grand Cahier*, d'Agota Kristof. Chez Mishima, dans *Hanjo*, la douleur est un chant qui s'épanouit comme une fleur, dont on ne se sépare que dans la mort. Enfin, chez Yasmina Reza (*Conversation après un enterrement*), les petits bruits de la vie estompent tout sentiment tragique, comme s'il s'agissait là d'une obscénité.

Le Grand Cahier, mis en scène et joué par Valentin Rossier, n'est pas une pièce de théâtre. Ceux qui l'ont lu le savent. C'est un récit, stupéfiant par le contraste entre les faits, terribles, racontés avec le squelette de la langue française, sans la chair, pourrait-on dire. Valentin Rossier se tient devant nous en costume gris et raconte, l'air à peine contrit, prenant la parole pour les deux jumeaux - le « je » du narrateur étant « nous » -, comment leur mère les a déposés chez la grand-mère, à la campagne, ne pouvant les nourrir, les villes étant bombardées. Dans le halo blanc du projecteur, devant un demi-cercle tendu de velours rouge, les mots sortent comme d'une boîte capitonnée d'où ils n'auraient pas dû s'échapper.

Dans ce pays en guerre, le jumeau restant (à moins qu'un dédoublement imaginaire ne lui rende moins dure la tâche

de survivre au meurtre, à la violence et à la profanation), Lucas ou Klaus, raconte : « Nous ne savions pas que notre mère avait encore sa mère. Grand-mère ne se lave jamais et ne met pas de culotte. » Elle fait pipi debout, s'enivre, les injurie dans une langue étrangère, les bat et sanglote la nuit.

Les enfants « s'exercent » à la douleur en se frappant mutuellement, jusqu'à ne plus rien sentir, à ne pas manger, à rester immobiles sous les coups comme sous les ordres. Ils ne ferment jamais les yeux, même devant les scènes propres à tuer leur innocence. Ils ne la perdent jamais pourtant. C'est peut-être qu'elle n'existe pas, dans l'univers d'Agota Kristof.

Comment ils tuent un officier, comment ils polissent les os du cadavre déterré de leur mère, comment ils s'habituent à ne pas manger et à tout ce qui survient, ils le racontent. Quand leur grand-mère est accidentée, ils la soignent, la lavent, la nourrissent, changent ses langes. Elle les maudit en retour. « J'ai appris que vous avez été torturés, leur dit le curé... Confessez-vous. » « Nous n'avons rien à confesser. »

Cet étonnant récit, traduit en 15 langues aujourd'hui, prend toute sa force dans la bouche de Valentin Rossier, dépourvu du moindre pathos, qui tuerait l'effroi. Une réflexion sur la force de la vie, ou comment pourrait-on être ainsi traversé par l'horreur, si une mémoire profonde

ne savait pas, au fond de l'innocence, déjà tout cela ? Mystère insondable, méditation au-delà du bien et du mal.

Hanjo, Nô de Mishima, mis en scène par la Parisienne Julie Brochen, met la douleur au centre d'un récit poétique psalmodié, chanté et joué. Une femme attend dans une gare l'homme qu'elle a aimé. Pourquoi courir le monde à sa recherche ? « Aussi longtemps que je reste sur place, il finira bien par revenir à moi. L'étoile fixe et l'étoile errante se rencontreront. » Il y a bien longtemps, ils ont échangé leurs éventails. Elle a gardé celui de l'homme - un paysage de neige - qu'il lui a laissé en partant. Ancienne geisha ayant perdu la raison, Hanako arpente les quais de la gare, un accordéon accroché à l'épaule figurant l'éventail dont elle tire des sons. Elle habite chez une femme peintre, Jitsuko, qui ne peut aimer aucun homme et vit à travers Hanako l'amour absolu qui la fascine.

Des passerelles de bois traversent l'espace dans toute sa largeur, bandes mobiles actionnées par une roue et sur lesquelles les comédiens se déplacent. Sur quelques notes d'un piano, surgissent des frimas d'automne, saisissant les spectateurs d'un air glacé, tandis que la fumée des locomotives plane au-dessus d'eux, les trains ajoutant une trame sonore. Le papier-journal revêt un corps d'homme comme un kimono, les voix se répondent dans la lente et poétique évocation de ce Nô moderne à quatre voix (deux hommes et deux femmes).

« Aujourd'hui j'ai encore attendu toute la journée. » Le cœur de Hanako « est plein d'aiguilles de pin ». Enfin, Yoshio retrouve son amoureuse ; Jitsuko s'interpose, en vain. Hanako fait face à Yoshio. « Ce que les hommes combattent pour l'obtenir, tu l'as obtenu par l'attente », dit Yoshio. Mais Hanako ne le reconnaît pas :

« Votre visage lui ressemble, mais vous êtes différent. » Comme le rappelle Pascal Quignard (*Les Paradisiaques*), « dans les mythes où les époux (ou amants) sont séparés, à la stupeur du lecteur, quand ils se retrouvent, l'homme et la femme sont impuissants à se reconnaître ». Dans son exil intérieur, Hanako, malgré l'éventail, ne voit pas Yoshio dans l'étranger qui se présente. L'attente, pure attitude, supplante ce pour quoi elle s'était mise à exister.

Pommettes fardées, satins couleur d'estampes, rubans de soie qui virevoltent dans le dos de l'ancienne geisha devenue folle, papier qui rappelle l'art du papier plié japonais, et tant d'autres détails concourent à la délicatesse de ce Nô contemporain.

théâtre

Hanjo, de Yukio Mishima

Théâtre de l'Aquarium, Paris, du 8 novembre au 18 décembre, Théâtre national de Strasbourg, du 6 au 21 janvier 2006.

« *Hanjo* »



Conversations après un enterrement, de Yasmina Reza

Théâtre Beno Besson,
Yverdon, le 16
novembre, Théâtre de
Vevey, le 17 novembre,
Théâtre du Passage,
Neuchâtel, du 22 au
27 novembre.

Yasmina Reza est un mystère. Sa pièce, *Art*, a été traduite en 35 langues. Un metteur en scène de haut vol comme Luc Bondy se saisit de sa *Pièce espagnole* et, dans de nombreux pays, on joue son théâtre. L'auteur, qui vient de recevoir un prix littéraire en Allemagne, avoue qu'elle écrivait pour le théâtre « par timidité littéraire ».

Créé au Théâtre Le Poche, à Genève, et mise en scène par Françoise Courvoisier, *Conversation après un enterrement* est l'une des premières pièces de Yasmina Reza. Elle l'a écrite à l'âge de 27 ans. Tout son style y est déjà. Digressions sur le quotidien au sein d'une classe plutôt aisée, urbaine et cultivée, ou du moins qui croit l'être. Car l'auteur a le trait perçant.

Après quelques pelletées de terre sur la tombe du défunt, ses trois enfants, Edith, Alex et Nathan - la quarantaine et la cinquantaine - se retrouvent dans la maison de campagne où le père reposera dorénavant sous un arbre. Il y a là un oncle et sa nouvelle femme, ainsi qu'une invitée surprise, une jeune fille dont la présence déclenchera une scène de famille.

Seul devant la tombe de son père, Alex craque. « Souviens-toi, papa, à 12 ans, tu m'as giflé. » Le vieil oncle, belle épaisseur de bonté et la philosophie des ans (Maurice Auffer, très vrai), fait le lien entre les chaînons d'une vie terminée et dont chacun découvre des facettes qu'il ignorait. Les invités resteront pour le souper et passeront la nuit sur place. Chacun se met à éplucher les légumes pour le pot-au-feu. La présence d'Elisa, qui a été l'amante des deux frères autrefois mais dont l'aîné est toujours amoureux, provoque des étincelles.

Où l'on apprend que le père avait une liaison avec la pédicure (Quoi ? La pédicure ?), qu'Edith a un difficile rapport aux hommes, que la campagne fait vo-

mir Alex, que la femme du vieil oncle, un peu chichiteuse mais charmante, ne sait pas si elle doit enlever ou remettre son sous-pull. C'est qu'on est en automne, mais que le soleil est tout de même encore bien chaud. On dit des banalités parce que le jeu social nous interdit d'être trop direct, et puis on pleure, on crie, on se prend dans les bras. Les émotions percent les conventions.

C'est le *Loft* de Yasmina Reza. Comédie douce-amère où les personnages ont souvent l'élégance de savoir rire d'eux-mêmes. Ce petit milieu qui nous ressemble est parfaitement croqué, parfaitement construit et avec le sens de l'humour qui plaît au public. Ce dernier rit beaucoup. Quelques notes de piano (Beethoven) donnent une profondeur. Quant au jeu des comédiens, il ne pourrait guère être meilleur.

C'est brillant et parfois pétillant, mais qu'y a-t-il à l'intérieur ? Surtout pas de drame, pas d'existences tourmentées, juste le petit bruit de la vie. C'est déjà pas si mal, direz-vous. Mais le théâtre (et l'art) doit-il être le reflet de la vie de l'homme moyen qui peuple nos sociétés urbaines ? Quand Stendhal disait que le roman est un miroir posé au bord de la route, il parlait d'un siècle, le XIX^e, où la modernité n'avait pas encore nivelé les sociétés.

Finalement, passer une bonne soirée autour d'un bœuf gros sel, avec des amis qui ont le sens de la répartie et des jugements spirituels sur ce qui les entoure, peut être aussi bien que du Yasmina Reza !

V. B.

L'historiographe de la Providence

Joseph de Maistre

● ● ● Gérard Joulé, Lausanne

Qu'évoque le nom de Joseph de Maistre aujourd'hui ? Un philosophe contre-révolutionnaire, des pages augustes sur la guerre et le bourreau, l'apologiste du trône et de l'autel, un suppôt de l'Inquisition, le *Gesta Dei per Francos*, un prophète du passé, un amateur de paradoxes, un fanatique par discipline et par méthode, un écrivain qu'on ne lit plus que pour son style, comme Valéry lisait encore Bossuet, l'apôtre nostalgique d'un Ancien Régime enfin liquidé ?

Au moment de la Révolution française et dans les années qui suivirent, époque durant laquelle de Maistre produisit ses ouvrages, et même d'une manière générale pendant tout le XIX^e siècle, la question capitale qui agitaient les esprits était la suivante : la Révolution vient-elle de Dieu ou du Diable ? Pour la plupart des catholiques de ce temps-là, cette question ne pouvait comporter qu'une seule réponse : du Diable. La Révolution poursuivait sur le plan politique ce que le protestantisme avait inauguré sur le plan religieux.

De Maistre est un Bossuet qui a vu la Révolution française et qui le premier a dit : elle vient du Diable. Ce diable, il l'avait déjà subodoré dans la Réforme et, bien sûr, dans toute la philosophie des Lumières qui en est la fille. Mais, pour de Maistre, la Révolution n'est pas qu'un mal, c'est un mal dont la Provi-

dence doit tirer un bien, et un bien supérieur. Dieu châtie pour amender et perfectionner son ouvrage. Dans les affaires des hommes, de Maistre voit toujours la main de Dieu.

Il vit également celle des philosophes et tâcha de corriger leur erreur. Sa vie et son œuvre sont un long combat singulier contre ces adversaires qui, finalement, eurent raison de lui et de ses idées sur le plan temporel. Car la contre-révolution qu'il appelait de ses vœux, et qui devait être non pas une contre-révolution mais le contraire de la Révolution, n'eut pas lieu.

Fi de la science

Il laissa derrière lui la facile et bourgeoise irrégion du XVII^e siècle et son dogme de l'indéfinie et infinie perfectibilité, dont un Benjamin Constant allait à la même époque faire son cheval de bataille républicain, et se méfia également de cette tyrannie bien plus lourde, parce que volontairement acceptée, qu'apporte avec elle toute discipline scientifique stricte. Il remit même assez cavalièrement à sa place, qui est aux cuisines, cette servante qui allait bientôt devenir la maîtresse du genre humain. Vis-à-vis de la science, il eut à peu près la même attitude que Pascal à l'égard de

Gérard Joulé a reçu le Prix de poésie de l'Académie française « José-Maria de Heredia » et le Prix Paul Verlaine de la Maison de la poésie, pour son livre de poésie *La Furie française*, publié avec un ami sous les pseudonymes de Chaunes et Sylvoisal. *Choisir* a présenté ce livre en décembre 2004 (p. 40). Les lauriers de notre ami et collaborateur honorent notre revue.

la géométrie qu'il avait pourtant galamment servie, disant d'elle qu'elle n'est rien car elle ne sert à rien pour les choses du salut et du gouvernement des Etats et des âmes.

« Intelligence platonicienne », disait Sainte-Beuve qui, à propos des *Soirées de Saint-Pétersbourg*, ajoutait : « On a dans ce concert à trois voix quelque chose d'un Platon chrétien. » En effet, qui se nourrit de son œuvre suivra à travers elle l'alliance d'un tempérament tout antique et d'une conviction toute chrétienne. Ce monde des idées, qui mieux que de Maistre a vécu les yeux constamment fixés dessus ?

Ce monde, Platon se le figure comme superposé au monde sensible ; dans celui-ci il voyait la chute, la dégradation de celui-là, et sa philosophie avait pour objet de réveiller en nous le souvenir de nos origines, de nous mettre en état de réminiscence. Le sénateur ne dit-il pas dans le dixième entretien des *Soirées* : « Tout ce qu'on peut savoir dans la philosophie rationnelle se trouve dans un passage de saint Paul, et ce passage, le voici : "Ce monde est un système de choses invisibles manifestées visiblement." »

Du génie, il dit quelque part qu'on le voit arriver mais que personne ne l'a vu marcher, car il vole. Et c'est son génie qui le met en présence de certaines vérités. Or la vérité, dit-il, est faite pour notre intelligence comme la lumière pour notre œil. L'une et l'autre s'insinuent sans effort, comme la grâce. Cette vérité ne peut être locale ou individuelle. Elle est par définition universelle ou n'est pas. Elle est donc catholique. Oui, mais cette vérité, comment la faire agir ? Par l'instruction.

C'est ici le point de bifurcation entre la voie catholique, universelle, et les voies protestantes, particulières. La Révélation une fois posée, ne reste-t-il pas à

chacun le recours au texte saint ? C'est justement contre ce recours tout individuel que de Maistre s'élève avec le plus de vigueur. Ce n'est point la lecture, c'est l'enseignement de l'écriture qui est utile. La douce colombe avalant d'abord et triturant à demi le grain qu'elle distribue ensuite à sa couvée est l'image naturelle de l'Eglise expliquant aux fidèles cette parole écrite qu'elle a mise à leur portée. Lue sans explication, l'écriture sainte est un poison. Car l'Eglise n'a au fond qu'une seule tâche : faire de ses enfants des saints.

Et aussitôt après, il parle de ce dogme insensé et pourtant fondamental du protestantisme : le jugement particulier. Livré au seul examen particulier, l'écriture égare et corrompt ; interprétée au contraire par l'autorité séculaire de l'Eglise, incarnée en son chef, l'écriture rassemble et instruit. Le mal est pour de Maistre la division de l'être.

Où qu'il le rencontre et quelle que soit l'apparence qu'il revêt, le schisme est pour de Maistre l'adversaire. C'est que l'univers lui-même porte la marque d'un gigantesque schisme fondamental. Plus on l'examine et plus on est porté à croire que le mal vient d'une certaine division qu'on ne saurait expliquer et que le retour au bien dépend d'une force contraire qui nous pousse sans cesse vers une unité tout aussi inconcevable.

Il est plaisant de remarquer que ce maître du grand style abstrait - honneur impérissable des lettres françaises - a toujours manifesté une indicible méfiance à l'égard de l'écriture, qu'il s'agisse de constitutions politiques ou de cette écriture sainte à laquelle les protestants voudraient réduire la Parole de Dieu, alors que pour reprendre l'expression de Platon, « la parole est à l'écriture ce qu'un homme est à son

Philippe Barthelet
(sous la dir. de),
Joseph de Maistre,
Les Dossiers H, l'Age
d'Homme, Lausanne
2005, 880 p.

Antoine Compagnon,
Les Anti-Modernes.
De Joseph de Maistre
à Roland Barthes,
Gallimard, Paris 2005,
464 p.

portrait ». (On retrouve là ce noble mépris pascalien de la peinture et, d'une manière générale, de toute production purement humaine.)

Foi en l'unité

C'est l'homme de la tradition, de l'histoire et du dogme. Il n'eut qu'une pensée : l'unité. L'unité, voilà le concept de son esprit, qu'il portait fièrement et impérieusement sur toutes choses, en tout sujet, en toute matière. Nul homme n'eut plus que lui une notion plus haute et plus vaste de l'unité. C'est cette notion de l'unité, je n'en doute pas, qui le fit rationnellement et scientifiquement catholique, quand l'heure eut sonné dans sa vie de le devenir ainsi, après l'avoir été d'abord d'éducation, de sentiment et de foi.

Bien avant les abatteurs de frontières, qui dressent sur le pavois la grande figure de l'Humanité, le comte de Maistre, l'anti-philosophe, l'anti-progressiste, le retardataire, montrait de son doigt prophétique l'Europe et, par-delà l'Europe, le monde, ascendant vers ce but de tout : l'unité. Et ni la Révolution française, qu'il n'aimait certes pas, ni les conséquences de ce protestantisme pulvérisateur qu'il détestait n'arrachèrent à Joseph de Maistre, tout le temps qu'il vécut, sa foi profonde en une unité supérieure qui, tôt ou tard, devait se reconstituer. Pour lui, la vérité du catholicisme fut surtout d'être la religion de l'unité et de l'universalité.

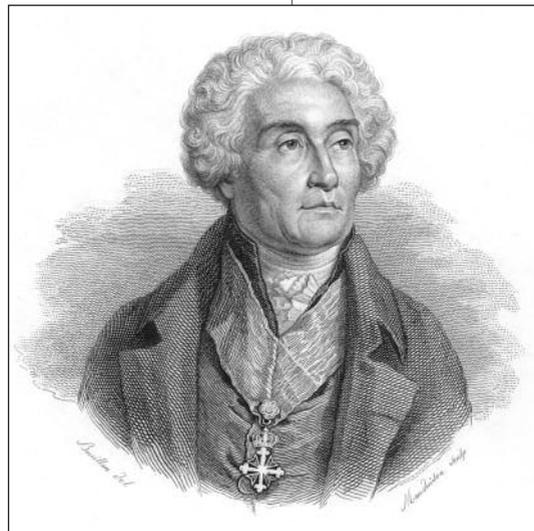
Dans sa pensée comme dans sa vie, il eut le calme des grandes convictions qui font le fond des grands génies. Unité, infailibilité, souveraineté, universalité sont les quatre notions-clés de sa pensée.

Ses sentences (boutades, paradoxes, partis pris, préjugés, syllogismes) tombent comme des couperets. Il guillotine.

De lui, on pourrait tirer un bel éloge de l'intolérance, qui n'est après tout, bien souvent, que la réaction saine d'un homme d'esprit qui a trop entendu de sornettes et qui n'en peut plus. Il sait ce qu'il est. Être né lui suffit. Il pense nettement que les premiers principes sont hors de discussion et sait d'instinct, ce combatif, ce polémiste, que la mélancolie, la tristesse et la paresse mènent au désespoir, le seul péché irrémissible pour un catholique de sa trempe.

Donnez-lui des adversaires et vous le rendrez heureux. Au besoin, il s'inventera lui-même. Sa religion est définitive, sa foi absolue. Il ne balance pas. Il a la Providence et le souci de son salut dans la tête. Ils n'en sortiront pas. (Mais de son salut personnel, ce praticien ne parle pas. Malgré les mauvais exemples donnés par Diderot et Rousseau, il est encore d'un temps où l'honnête homme ne parle pas de lui, ne met pas son cœur à nu, comme Baudelaire, qui se voulait pourtant impeccable dandy, s'avouera plus tard forcé - par la perversion des temps - de le faire.) Il a fondé sa religion sur la raison et établi sa règle sur le principe d'autorité.

Joseph de Maistre



Son christianisme peut choquer (si tant est qu'il puisse encore être compris) par son aplomb, ses certitudes, ses a priori, les conséquences molles et troublées de ceux qui ont peine à penser qu'on puisse croire sans douter et trouver sans chercher.

Libre mais soumis

Son monde est vertical, la soumission est sa révérence, en toutes choses, temporelles comme spirituelles. Et, puisque Dieu existe, toutes choses découlent de lui, et chacun, à la place où la Providence, ce bon général d'armée, l'a placé et d'où seul le souverain peut l'élever, sert dans l'obéissance et la charité (l'une ne va pas sans l'autre) un serviteur d'un serviteur de Dieu. Toute confusion de genre, comme toute méprise hiérarchique, l'irrite profondément. Il a écrit de grandes pages sur l'Inquisition et laissé des paradoxes sur le duel propres à modifier les idées de Pascal sur le sujet.

Sur la question du libre arbitre et de la prédestination qui, dans les siècles héroïques, préoccupait tant les esprits : « Nous savons que nous sommes libres, un point, c'est tout. » Ces « un point, c'est tout » abondent dans ses écrits.

« Considérons nos misères, dit encore ce chantre de la Providence, et nos tribulations comme des instruments miséricordieux destinés à nous préparer et nous perfectionner en vue de la vie céleste, car il existe un autre monde qui lui ne passera pas. »

Et là, une fois encore, le platonicien rejoint le chrétien. Tout comme dans ces immortelles *Soirées de Saint-Pétersbourg*, dans lesquelles j'invite mon lecteur à se plonger, non pas toutes affaires cessantes mais dans les dispositions mentales appropriées à une telle lecture, et où de Maistre esquivait la difficulté d'une

exposition méthodique - trop ardue sans doute pour le lecteur moyen qui n'en supporterait pas l'uniformité - par cette forme trop aisée et presque conventionnelle du dialogue. Mais du moins, il en sait racheter l'infériorité par l'éclat de la discussion, le mordant de la répartie, la beauté de la thèse et de l'antithèse et une charmante variété de tons, depuis l'absolutisme un peu accablant du théologien, le sénateur nourri de l'illumination saint-martiniste, jusqu'à la sveltesse toute militaire et toute française du chevalier qui, je ne sais pourquoi, m'a toujours semblé être un portrait de Rivarol par l'ironie, l'épigramme, le feu, la riposte, l'élan, la clarté et la grâce. Depuis aussi l'aplomb du grand seigneur qui badine avec la science qu'il relègue aux cuisines, comme il jouerait avec le nœud de sa cravate, jusqu'au génie de la plaisanterie, comme l'avait Voltaire, tant persistent en chacun de nous les caractéristiques indélébiles du type national.

Car c'est ce même homme penseur qui nie l'homme abstrait posé par la Révolution, en lui disant : « Montrez-le moi, je ne vois que des Français, des Anglais, des Allemands, etc., mais je n'ai jamais rencontré l'homme avec une majuscule, l'homme en soi. »

C'est ce même esprit qui cherche en tout l'universel. Mais son universalisme à lui, né de son catholicisme, ou vice-versa, ne lui fait pas oublier cependant l'idée que chaque peuple a une mission « providentielle », et que celle des Français, par exemple, est « l'alliance de l'esprit d'association et celui de prosélytisme ». C'est pourquoi ce peuple est né chrétien. « Les idées chez vous [les Français], dira le comte dans ses *Soirées*, sont toutes nationales et toutes passionnées. » Cette vérité éternelle est-elle encore la vérité d'aujourd'hui ?

G. J.

Mon beau dimanche

« Le dimanche, on s'ennuie ! » Rôle d'adolescent, soupir d'aïeul à la retraite monotone, aléa climatologique trop souvent répété... On connaît la chanson ! Et pourtant, il est un moyen d'égayer ce jour si long : feuilleter les quelques cent cartes postales loufoques produites par Plonk et Replonk et réunies en cet ouvrage.

Chacune est une merveille d'ingéniosité et de ridicule, mêlant humour caustique et égratignure de quelques bons clichés helvétiques. On joue sur des expressions idiomatiques (« triple buse », « la fin des haricots », etc.) que les « redessinateurs » mettent en images aux couleurs à nuance d'étain due au coloriage d'antan.

Et tout tourne autour du dimanche ! Presque dans le style ludique de « Le dimanche, c'est... ». Les définitions sonnent solennelles : « Pilier de la famille », « distractions intelligentes », « chasse, pêche et traditions », « les animaux »... mais les reflets variés qui littéralement composent la carte postale d'un dimanche défilent de façon iconoclaste. Car souvent sourd un message à décoder : écologie, politique intérieure, neutralité suisse... Des pointes d'humour qui remuent par l'ironie parfois provocatrice. C'est un morceau d'Histoire en images d'Epinal coloriées et non conventionnelles ! C'est surtout

du champêtre au raz des pâquerettes de la Suisse profonde en méli-mélo. En tous les cas, ces ingénieux collages déclenchent, à chaque page, un hoquet hilare, voire un gloussement répétitif, qui fait du dimanche un bien joli sujet de détente. Du coup, on attendrait avec entrain la suite de l'ouvrage, voire le prochain dimanche !

Thierry Schelling s.j.

livres ouverts

Plonk et Replonk

Les plus beaux dimanches après-midi du monde, Humus, Lausanne 2005, 120 p.



Une parabole prodigue

René Luneau
L'enfant prodigue
 Bayard, Paris 2005,
 166 p.

Au banquet que le père organise pour son fils prodigue, l'auteur a convié de nombreux invités et non des moindres ! Les Pères de l'Eglise y côtoient des maîtres verriers du XII^e siècle, des peintres, des poètes, des théologiens, des chansonniers, des cinéastes et des psychanalystes. La palette est riche en couleurs et pour relire cette parabole, qui n'a pas pris une ride au cours des siècles, ces invités vont être nos guides.

D'abord se souvenir avec J. Corbineau que les paraboles « sont des histoires où tout à coup rien ne se passe comme il serait normal. Elles contiennent toutes un grain de folie, d'extravagance, de démesure. » Pour D. Marguerat, « la parabole est une parole figurative dont le sens doit être cherché au-delà d'elle, un langage qui en dit plus qu'il ne dit. » Les Pères de l'Eglise donneront des significations différentes aux rôles des deux fils, mais pour ce qui est du père, ils seront unanimes. Les verriers du XII^e siècle en feront une lecture narrative destinée aux fidèles illettrés - des sortes de bandes dessinées. Et quand les poètes et les écrivains entrent en scène, c'est encore une autre histoire ! De Voltaire à Gide, la manière dont ils en parlent diffère beaucoup. P. Baudiquey reconnaît que la lecture d'une œuvre, le dévoilement de ce qu'on a l'habitude d'appeler son « sens », suppose une multitude d'approches. Le plus naturellement du monde, il nous dit que c'est là le premier portrait grandeur nature pour lequel Dieu lui-même ait jamais pris la pose. Pour Lanza del Vasto, un autre poète et apô-

tre de la non-violence, la parabole du fils prodigue, c'est nous et notre siècle. De nombreux peintres s'y sont attelés, Dürer, Bosch, Rubens, Franken, etc. Rembrandt, hanté par cette histoire, y est revenu dix-huit fois, et sa toile aujourd'hui au musée de l'Ermitage a fait couler beaucoup d'encre.

Et que dire des théologiens ! Leurs commentaires éclairent la parabole d'une lumière différente. H. Denis, théologien lyonnais, voit Jésus à genoux devant le Père qui l'attendait et qui pose sur ses épaules chargées de notre humanité « perdue », deux mains de réconciliation, de paix et de tendresse. Quant à L. Basset, que nous connaissons bien en Suisse, elle en fait une lecture où il est question de souffrance d'ordre relationnel - absence de vie relationnelle entre proches d'une même famille - de compassion et de matin de Pâques.

Si les psychanalystes ont eux aussi des analyses divergentes, les cinéastes ne sont pas en reste. Cet homme qui avait deux fils en a inspiré plus d'un, qu'il soit Russe, Italien, Belge ou Algérien. Tous s'en approchent avec, en toile de fond, leur propre vécu et culture. Mais toujours, les liens entre père et fils sont étroitement impliqués dans le jeu complexe d'une reconnaissance mutuelle. Reconnaissance... Tout semble tourner autour de ce mot. Etre reconnu serait plus important qu'être pardonné. Car ici la grâce devance le pardon. « Elle n'est pas une part du bien de Dieu. Elle est Dieu lui-même » (J. Cardonnel).

Marie-Luce Dayer

■ Philosophie

Paul Valadier***Un philosophe peut-il croire ?***

Cécile Defaut, Nantes 2005, 92 p.

Nous vivons une époque de suspicion intellectuelle généralisée. La méfiance n'est plus le propre de penseurs isolés à qui l'histoire de la philosophie a réservé une ère particulière, et si confortable, celle du soupçon. La méfiance semble désormais miner de l'intérieur tant la raison que la foi. Mais de quelle méfiance s'agit-il ? De celle que l'une entretient vis-à-vis de l'autre, et réciproquement. C'est ainsi qu'une philosophie dont la portée outrepassa les limites de la délimitation positiviste du phénomène se trouve aussitôt soupçonnée de théologie, comme, jadis, furent soupçonnés d'athéisme les écrits que l'on jugeait s'écarter de l'opinion droite. L'orthodoxie, au fil du temps, a changé de camp. Et c'est ainsi que la foi chrétienne, dans certains de ses replis identitaires, fait montre d'une frilosité dévastatrice vis-à-vis des entreprises d'une raison qui explorerait un nouvel horizon de l'expérience humaine sans faire de référence explicite à la Révélation. Non sans rappeler implicitement une célèbre définition dogmatique, l'auteur en appelle, à propos des rapports entre foi et raison, à une « complémentarité sans confusion ». D'une telle rencontre, la pensée sortira plus audacieuse, et l'espérance plus courageuse.

Jean-Nicolas Revaz

Bernard Baertschi***Enquête philosophique sur la dignité****Anthropologie et éthique
des biotechnologies*

Labor et Fides, Genève 2005, 310 p.

Les progrès des biotechnologies croissent à la mesure des problèmes éthiques qu'ils engendrent. A chaque pas supplémentaire, une même question revient sur le devant de la scène : jusqu'où le progrès scientifique peut-il aller sans mettre en péril la dignité humaine ?

Tout le monde s'accorde à dire que la dignité humaine doit être respectée, et que la progression des biotechnologies ne doit pas être une régression du respect de la dignité humaine. « Tout en préservant la dignité de l'homme » : c'est même là une

de ces conclusions rassurantes dont s'affublent bien des discours politiques visant à sauvegarder leur crédibilité morale. Mais on le sait, une simple phrase accolée à la hâte ne suffit pas à changer la réalité qu'un discours véhicule, pas plus qu'un simple emballage séducteur pourrait soudainement transformer le contenu qu'il recouvre...

Là où les positions divergent réellement, c'est quand il s'agit de définir le concept de dignité sollicité. Pour s'en tenir à la question de la dignité humaine - sans se préoccuper du statut de l'animal - une question fondamentale survient : faut-il d'abord la comprendre comme une détermination de l'être, ou faut-il la réduire à une faculté de choix, laquelle peut se retourner contre la dignité entendue selon sa première acception ? C'est sur ce type de question que ce livre apporte un éclairage, en faisant le point sur les positions actuelles et les traditions dont elles s'inspirent.

Alors que la tradition métaphysique est souvent convoquée, peut-être aurions-nous souhaité y voir figurer également l'apport de la tradition phénoménologique, dont la littérature ambiante a tendance à passer sous silence ses apports spécifiques, pourtant précieux pour l'éthique du vivant. Mais n'oublions pas qu'il s'agit d'une étude d'éthique appliquée, les cas soumis à la discussion prenant alors naturellement le pas sur la spéculation.

Jean-Nicolas Revaz

■ Questions d'Eglise

Walter Kasper***Sacrement de l'Unité****Eucharistie et Eglise*

Cerf, Paris 2005, 158 p.

Cet ouvrage, publié à l'occasion de l'année eucharistique 2004-2005, rassemble six études sur des aspects essentiels de l'Eucharistie et de l'Eglise. L'approche, fondée sur des passages de l'Écriture Sainte et des documents du concile Vatican II, est d'autant plus intéressante qu'elle est proposée par le cardinal Kasper, président du Conseil pontifical pour la promotion de l'unité des chrétiens. En d'autres termes, si le lecteur désire connaître les prises de position officielles de l'Eglise catholique sur un thème considéré

comme incontournable dans les relations œcuméniques, son souhait sera satisfait.

En effet, dans des pages claires et vivantes, Walter Kasper s'efforce d'aborder le débat œcuménique avec pertinence, spécialement à partir de son expérience pastorale dans le diocèse de Stuttgart, en mettant de côté à la fois les utopistes progressistes et les gardiens cléricaux des textes conciliaires. Les premiers, parce qu'ils n'ont de cesse de vouloir banaliser les différences confessionnelles, et les seconds, parce qu'ils pensent régler les problèmes par des panneaux d'interdiction. En fait, l'œcuménisme est appelé à échapper à ces deux dérives, car il se présente comme un chemin de croissance sur lequel les chrétiens sont invités à se laisser guider par l'Esprit saint.

Cette affirmation, loin de verser dans la facilité, recèle une exigence nouvelle : l'Eglise d'aujourd'hui, confrontée à de nouvelles cultures, est appelée à resituer son unité, non seulement au plan institutionnel, mais essentiellement dans le mouvement de sa mission vers sa plénitude eschatologique. Bref, l'unité de l'Eglise ne signifie pas une Eglise unitaire, uniformisée. Elle ne signifie pas non plus la recherche d'une coexistence paisible, voire diplomatique, de positions opposées. Elle s'inscrit dans le dessein de salut de Dieu et, à cet égard, il est bon de redécouvrir calmement que l'unité de l'Eglise vise une unique et grande fin : « afin que le monde croie » (Jn 17,21). Voilà qui est à même de sortir les esprits chagrins de la stérilité de leurs replis identitaires et pessimistes.

Louis Christiaens

Collectif sous la direction de Christophe Boureux et Christoph Theobald

Le péché originel

Heurs et malheurs d'un dogme

Bayard, Paris 2005, 222 p.

Le péché originel, c'est quoi ? Un événement fatal au début de l'histoire humaine qui s'est transmis à partir d'Adam et Eve jusqu'à nous par la génération ? L'histoire du drame de la liberté humaine qui nous place en interdépendance universelle dans le malheur ? L'origine du péché comme rupture avec Dieu telle qu'elle intervient dans tout péché actuel ? A partir d'Augustin, l'Occident n'en finit plus de chercher à comprendre ce que signifie ce

dogme sans cesse remis en question. Les auteurs du livre ont recueilli des avis interdisciplinaires, la majorité provenant de la recherche académique d'Outre-Rhin. C'est dire que le résultat est en forme de puzzle, heureusement rassemblé dans le dernier article de Christoph Theobald (*Réflexion sur un débat*). Il faut reconnaître que certains articles ne sont pas à la portée de toutes les intelligences tant le sujet est complexe et l'abord compliqué.

On retiendra que toutes les religions, chacune à sa façon, ont essayé d'expliquer le mystère du mal. Le christianisme est invité à remonter de la croix et de la Pâque de Jésus pour dévisager le mal en lui apportant le remède de la rédemption, plutôt qu'à s'acharner à percer le mal en ses origines qui demeurent bien obscures. Du moins ce livre peut-il relancer le débat à partir de plusieurs portes d'entrée et l'enrichir avec des contributions toujours intéressantes, même si elles ne sont pas faciles à relier entre elles.

Claude Ducarroz

■ Questions de société

Alain Mattheeuws

Accompagner la vie

dans son dernier moment

Parole et Silence, Paris 2005, 154 p.

Le livre d'Alain Mattheeuws s'adresse à ceux qui voudraient ancrer leur réflexion dans l'enseignement de l'Eglise. L'auteur a divisé son ouvrage en trois parties : le respect de la vie dans ses derniers moments, où il traite des soins aux malades, de la souffrance et de son approche dans une optique chrétienne, puis il poursuit avec une belle sensibilité sa réflexion sur la mort, épreuve de l'amour et condition de la liberté, pour terminer avec un commentaire des textes référentiels de la doctrine ecclésiale.

L'accompagnement des malades en fin de vie, tel que préconisé par l'OMS et de façon consensuelle par les équipes de soins, s'adresse aux quatre dimensions de l'être humain : physique, psychologique, sociale et spirituelle, et l'auteur aborde, à sa manière, ces thèmes au long de son ouvrage. Avec de très belles formules, il rappelle par exemple que « l'espérance fondée que la mort n'interrompra pas toutes les relations permet de l'affronter avec sérénité. » Cette simple pensée est souvent d'un grand

réconfort lorsque la mort vient bouleverser les relations d'amour ou d'amitié.

Toutefois, au terme de la lecture de cet ouvrage, me reste comme un regret au cœur. En effet, pour celles et ceux qui accompagnent des personnes en fin de vie, la réalité du terrain comporte une face qui mériterait à mon sens d'être explorée : n'aurait-il pas été intéressant que le théologien nous propose quelques pistes de réflexion, afin d'accueillir encore mieux les malades qui se disent athées, agnostiques ou qui pratiquent une autre religion ? Ces personnes souffrantes, sur leur propre chemin à la recherche du sens, attendent elles aussi un compagnonnage de réconfort et d'amour. Car si tous les chrétiens sont pasteurs au sens où ils ont une responsabilité pastorale, encore faut-il trouver, dans ces moments difficiles, la juste attitude et les mots pour ouvrir l'autre à la force du divin.

Maryse Duboil-Donzé

Jean Monbourquette

Pour des enfants autonomes

Guide pratique à l'usage des parents
Novalis, Montréal 2004, 96 p.

Réputé pour ses études et sessions sur le pardon et le développement personnel, au Canada et ailleurs, l'auteur nous propose dans cette brochure un tour d'horizon merveilleux sur tout ce qui concerne l'éducation et l'épanouissement de l'enfant. C'est remarquable par la concision, par la précision et par l'étendue des thèmes abordés, au point de penser que tous les parents auraient un réel intérêt à parcourir cette brochure.

Il se dégage de ces pages une force tranquille et apaisante, une vision positive de la vie, une connaissance fine de la psychologie des enfants et adolescents, et une expérience riche des états d'âme des parents. Une telle proposition de vie sur le plan humain rejoint les études qui prônent la construction de soi à partir du centre de gravité en nous. Atteindre une certaine liberté intérieure, façonner une identité solide et, par conséquent, pouvoir aller de l'avant de manière indépendante et rayonnante, c'est une utopie possible.

Willy Vogelsanger

■ Essais

Pierre de Charentenay s.j.

Un Européen à New York

Bayard, Paris 2005, 384 p.

Le titre évoque quelque promenade en dilettante dans Central Park, la 5^e Avenue, Manhattan, et l'inévitable pèlerinage plein de recueillement vers Ground Zero où s'élevaient, avant l'attentat du 11 septembre 2001, les orgueilleuses tours du World Trade Center. Les premières pages détrompent immédiatement le lecteur, tellement la plume de l'auteur semble honorer cette réflexion de Mallarmé : ce n'est pas avec des idées que l'on écrit, c'est avec des mots ; et Pierre de Charentenay sait agencer les mots (et les chiffres). Du coup, les 376 pages serrées se lisent facilement. Il ne s'agit pas simplement d'une sorte de journal écrit au fil des jours, plein de critiques pour la ville et de sympathie pour ses habitants. La quatrième page de couverture parle d'une « peinture impressionniste du mode de vie new-yorkais ». Ce n'est là que la surface.

Placés chacun sous un symbole (St Patrick, Wal-Mart, *New York Times*, Mac Do, Little Italy, In God we trust, 4 juillet ...), les chapitres traitent tour à tour des grands problèmes de la société américaine. L'idéologie « missionnaire » du gouvernement Bush, la dérive des rapports sociaux vers le tout-judiciaire, l'aveuglement coupable devant les problèmes écologiques, les effets d'exclusion d'une logique libérale, en un mot l'incapacité américaine de se penser ailleurs qu'au centre du monde.

Etienne Perrot

Jean-Claude Courvoisier

Hasard et providence

Propos d'un physicien

Ouverture, Le Mont-sur-Lausanne 2004,
172 p.

Dans cet ouvrage, qu'on pourrait qualifier de somme d'une vie, le physicien Jean-Claude Courvoisier fait preuve de grande érudition philosophique et théologique. Il nous conduit de manière impressionniste à travers les grandes questions : la vie a-t-elle un sens ? le hasard existe-t-il ? et la configuration de l'univers, resituant les controverses des philosophes grecs sur fond de

technologies de plus en plus invasives : nucléaire, informatique, biologie moléculaire... Nous nommons hasard ce dont nous ne connaissons pas les liens de causalité. Pour d'aucuns, ces liens sont tous, en principe, connaissables et rien n'existe en-dehors d'eux. Dès lors, tout a un sens, qu'il nous appartient de découvrir et/ou d'accepter, car il existe un dessein derrière chaque chose. Pour d'autres, il y a des plages de hasard absolu : « A l'échelle microscopique, il est impossible de lier rigoureusement l'effet à la cause », constate l'auteur qui postule que « liberté et hasard occupent les espaces laissés libres par la causalité ».

Si on peut relever avec d'aucuns que « Dieu (...) est maître absolu des coïncidences », on reste interrogatif devant le constat que « le religieux pallie l'ignorance des lois de la nature par l'invention de divinités servies par des rites divinatoires et magiques ». Que les formes religieuses soient des « inventions » culturelles ou mentales, soit, mais elles ne sont pas en elles-mêmes tributaires des progrès de la connaissance, science et religion étant, tout comme l'art par exemple, des modes de perception complémentaires. Ce qui n'exclut pas naturellement leur dialogue permanent et, en conséquence, l'évolution de leurs modalités d'expression.

Et il n'y aura, précisément, pas de réponse à la question de savoir pourquoi « les bons sont épargnés alors que les méchants jouissent d'une destinée préservée ». C'est qu'il nous faut faire le bien néanmoins, et admettre en confiance que le Règne n'est pas de ce monde.

René Longet

■ Bible

Claude Tassin ***Évangile de Jésus Christ selon saint Matthieu***

Cahiers Évangile n° 129,
Cerf, Paris 2004, 106 p.

Dans un registre accessible au lecteur d'aujourd'hui, *les Cahiers Évangile* du Service biblique catholique Évangile et Vie proposent un excellent commentaire du premier Évangile. Son auteur, spécialiste du judaïsme ancien et professeur à l'Institut catholique de Paris, a choisi de lire Matthieu dans son site liturgique. Il éclaire tous les passages qui apparaissent dans la liturgie des dimanches

de l'Église catholique de l'année A. Les autres passages sont aussi mentionnés, mais en plus bref.

En moins de cent pages, Claude Tassin offre un excellent outil de travail, destiné aux prêtres, aux pasteurs, aux acteurs des célébrations, aux lecteurs et lectrices et à tous ceux qui cherchent un commentaire concis et rigoureux. Plus de trente petits encadrés à propos du récit des Tentations de Jésus, composés souvent de citations des Pères de l'Église ou encore de la *Légende du Grand Inquisiteur* de Dostoïevski dans *Les Frères Karamazov*, rendront de grands services. D'autres encadrés donnent des clés pour les lectures de l'Ancien Testament de la liturgie dominicale.

Joseph Hug

Xavier de Chalendar, ***Qui cherchez-vous ?***

Les 550 points d'interrogation des Évangiles
Cerf, Paris 2004, 114 p.

Relire les quatre Évangiles en notant toutes les questions posées, voilà la démarche intéressante suivie par l'auteur qui en a dénombré plus de 550 ! Jésus se situe dans la continuité de la tradition culturelle et spirituelle du peuple juif : le questionnement.

Tout comme ses auditeurs, amis ou adversaires, il se sert de questions pour provoquer la réflexion, pour faire chercher un autre sens. Pour Jésus, ce n'est pas une méthode, c'est une manière d'être. La foi n'est ni évidente ni automatique. La question creuse le manque, ouvre au mystère, permet un changement possible, engage notre liberté. En interrogeant, en répondant à une question par une autre question, Jésus rend ses disciples responsables ; il leur apprend à discerner, à prendre position.

Découvrir toutes ces questions dans leur contexte et observer leurs retombées est une mine de méditations : « Que cherchez-vous ? », « Qui dites-vous que je suis ? »

Suzanne Bruchez

Balmay Marie, *Le moine et la psychanalyse*. Albin Michel, Paris 2005, 206 p.

Boissonnat Jean, *Dieu et l'Europe*. Desclée de Brouwer, Paris 2005, 178 p.

Borgman Richard, *A la recherche du Jardin perdu. Du protestantisme évangélique à la foi catholique*. L'Emmanuel, Paris 2005, 320 p.

Carré Nicole, Carré Olivier, *Lune de miel amer*. Albin Michel, Paris 2005, 248 p.

Cassalaco Dany, *C'était donc vrai ! Le témoignage d'un rappeur de Dieu*. Fidélité/L'Emmanuel, Namur/Paris 2005, 144 p.

Cave Dr., *Drogue et voyages. Précis touristique des substances addictives et des risques liés à leur consommation*. Médecine et Hygiène, Genève 2005, 350 p.

*****Col.**, *Catéchisme de l'Eglise catholique. Abrégé*. Bayard/Cerf/Fleurus-Mame, Paris 2005, 290 p. [40050]

*****Col.**, *Cent Kôans Zen*. Albin Michel, Paris 2005, 284 p. [40031]

*****Col.**, *Côté jardin, côté cour. Anthropologie de la maison africaine*. Presses universitaires de France/Nouveaux cahiers de l'IUED, Paris/Genève 2005, 284 p. [40033]

*****Col.**, *Histoire du concile Vatican II (1959-1965). T. V. Concile de transition. La quatrième session et la conclusion du concile (septembre-décembre 1965)*. Cerf/Peeters, Paris/Louvain 2005, 834 p. [40030]

*****Col.**, *Le canon du Nouveau Testament. Regards nouveaux sur l'histoire de sa formation*. Labor et Fides, Genève 2005, 322 p. [40047]

*****Col.**, *Nouveau vocabulaire biblique*. Bayard, Paris 2004, 496 p. [70323]

*****Col.**, *Receive One Another. Hospitality in Ecumenical Perspective*. WCC Publications, Genève 2005, pp. XVI + 88 [37788]

*****Col.**, *Un nouveau visage d'Eglise. L'expérience des communautés locales à Poitiers*. Bayard, Paris 2005, 252 p. [40051]

Defebvre Christian, Estivalèzes Mireille, *Les religions dans l'histoire. 100 textes des origines à nos jours*. Bayard, Paris 2005, 224 p.

Evdokimov Michel, *Petite vie du Père Men. Un prêtre pour notre temps*. Desclée de Brouwer, Paris 2005, 96 p.

Faucon Claire, *Des yeux bleu amour. Lettres à ma fille différente*. Fidélité, Namur 2005, 88 p.

Feuillet Michel, *Petite vie de François d'Assise*. Desclée de Brouwer, Paris 2005, 130 p.

Klaine Roger, *Le devenir du monde et la Bible. T. III. La fin du monde selon les écrits bibliques de notre ère*. Cerf, Paris 2005, 320 p.

Lavoué Jean, *Dans l'éclat de l'instant*. Labor et Fides, Genève 2005, 142 p.

Louf André, *La grâce peut davantage. L'accompagnement spirituel*. Desclée de Brouwer, Paris 2005, 240 p.

Marchadour Alain, *Les personnages dans l'Evangile de Jean. Miroir pour une christologie narrative*. Cerf, Paris 2005, 232 p.

Muzj Maria Giovanna, *Un maître pour l'art chrétien : André Grabar. Iconographie et théophanie*. Cerf, Paris 2005, 230 p.

Neuner Peter, *Théologie œcuménique. La quête de l'unité des Eglises chrétiennes*. Cerf, Paris 2005, 514 p.

Quesnel Michel, *Sagesse chrétienne, un art de vivre*. Desclée de Brouwer, Paris 2005, 192 p.

Ratzinger Joseph, *Valeurs pour un temps de crise. Relever les défis de l'avenir*. Parole et Silence, Paris 2005, 150 p.

Rémond René, *Le christianisme en accusation. Entretiens avec Marc Leboucher*. Albin Michel, Paris 2005, 220 p.

Rondet Michel, « *Laissez-vous guider par l'Esprit.* » *Petit traité de théologie spirituelle*. Bayard, Paris 2005, 176 p.

Sichère Bernard, *Catholique*. Desclée de Brouwer, Paris 2005, 160 p.

Theunissen Michael, *Théorie critique de la société. Introduction à la pensée de Jürgen Habermas*. Bayard, Paris 2005, 124 p.

Thomas d'Aquin, *La prophétie. 2a-2ae, questions 171-178*. Cerf, Paris 2005, pp. 1*-133* + 11-404.

La politique avant toute chose

Il fut un temps, pas si lointain, un peu plus de deux siècles, où les hommes et les femmes de nos pays n'étaient que des sujets. Ils pouvaient parfois être riches, bourgeois, tapissiers, teinturiers, avoir des domestiques, vivre confortablement, diriger ce qu'on appellerait aujourd'hui des PME, mais, pour ce qui concernait les affaires de leur pays, ils étaient muets, inexistantes. Oh, certains d'entre eux arrivaient quelquefois à se hisser jusqu'à l'échelon d'un ministère : ainsi, Colbert, fils d'un marchand drapier, devenu l'un des acteurs majeurs du règne de Louis XIV. Et encore, ce magnifique ministre ne fut-il jamais, malgré ses immenses qualités, que l'exécutant des grandes lignes souveraines édictées par le Prince. Et quel Prince !

Il y eut aussi le Genevois Necker, grand admirateur du précédent, auquel il avait d'ailleurs consacré un retentissant éloge en 1772, avant de devenir le grand ministre des dernières années de l'Ancien Régime. Necker, naguère commis de banque, et là, grand personnage à Paris, se débattant avec les questions fiscales et financières de Louis XVI. Necker, grand ministre, mais d'un système qui allait à sa perte, dans les prémisses du grand orage, l'attente d'un grand soir qui n'allait d'ailleurs pas tarder, et changer radicalement, face au monde, le rapport des humains à la politique.

Cet événement majeur, au fond le plus important, dans l'ordre temporel, de l'Histoire humaine, c'est la Révolution française. Lisons et relisons Michelet (oui, Jules Michelet, avant tout autre), ou Tocqueville, ou les « Mémoires d'Outre-Tombe », ou les terribles discours de Saint-Just, d'une éblouissante violence, pénétrons-nous de cet ordre du monde qui, doucement, s'effondre, pour laisser, dans d'incroyables convulsions, la place à un autre. Céder la place, oui, avec des moments de répit, de rémission, de retour apparent à l'Ancien Régime (la Restauration, Vichy), à un autre monde, qui n'est autre que notre monde, celui d'aujourd'hui.

Dans l'ordre spirituel, nous pouvons nous proclamer enfants de Dieu ou d'Allah ou de Bouddha, ou même fils de personne, mais dans le champ politique, nous sommes tous, Français, Suisses, Italiens, Allemands, Sud-Américains, des descendants directs de la Révolution française. Que cette dernière ait commis, en sa phase de Terreur, les pires crimes, que son attitude face au clergé soit impardonnable, rien de cela ne peut altérer l'immensité de son legs, la profondeur de sa marque sur nos consciences, notre imaginaire politique.

Que nous dit-il, au fond, ce nouvel ordre, ce nouveau cosmos, pour emprunter cet étonnant mot grec nous renvoyant à la beauté autant qu'à l'ordre ? Il nous dit que le pouvoir doit désormais venir d'en bas, que le peuple des citoyens est souverain, qu'un humain

en vaut un autre. Entre eux, il établit le mérite face à la loi du sang. Il dit aussi, même si cela ne sera vraiment appliqué qu'en 1905, que le pouvoir et la religion doivent être séparés.

Oh certes, aussitôt promulgués, aussitôt bafoués, ces grands principes : lire, vraiment, ce que fut au jour le jour la décennie de la Révolution française, du Serment du Jeu de Paume (1789) au coup d'Etat de Bonaparte (1799), nous projette dans un labyrinthe de complexité. Où le jeu des ambitions humaines n'a rien à envier aux intrigues de la Cour du Régent que nous peint si génialement, moins d'un siècle auparavant, Monsieur le duc de Saint-Simon. La Révolution, version française, change, au mieux, les structures. Elle ne prétend guère changer l'homme. Paris n'est pas Pékin. Jemmapes et Valmy ne sont pas la Longue Marche. Dumouriez n'est pas Mao.

La Révolution française n'appartient en rien au passé. Elle résonne en nous, aujourd'hui, avec une force incroyable. La primauté du politique sur l'économie, par exemple, qui est peut-être en train de se rétablir doucement sous nos latitudes, suite à la folie censitaire des années des golden boys et du Nasdaq. Cette pulsion-là, libérale et libertaire, c'était au fond une résurgence d'Ancien Régime, la pire de toute, celle de l'Argent Roi. Ça n'était même pas Louis XV, qui fut, contrairement à une légende tenace, un grand roi ; même pas Louis-Philippe. C'était le Veau d'Or, le degré zéro de la citoyenneté, le rêve échevelé d'être Paul ou Virginie, ou

même Paul sans Virginie, dans un univers sans Etat, sans organisation humaine.

Le rapport à l'Etat, enfin. Cet Etat que la Révolution n'a pas inventé (Philippe le Bel, Louis XI et Colbert s'en étaient chargés avant elle) mais qu'elle a placé au centre de tout. Cet Etat qui mettra deux siècles, en Suisse comme en France, à tisser, lentement, des réseaux de solidarité et de protection des plus faibles : les assurances sociales obligatoires, la santé, l'école. Cet Etat qui n'est pas un but en soi, mais un moyen organique de souder un corps social, lui donner une ambition commune. C'est cela, la politique. Une noble et belle ambition. L'intérêt de tous contre les ferments de dispersion des pulsions individuelles. Jamais gagné, jamais acquis. A réinventer jour après jour. Vaste programme.

Pascal Décaillet



JAB
1950 Sion 1

envois non distribuables
à retourner à
CHOISIR, rue Jacques-Dalphin 18
1227 Carouge

Le Conseil œcuménique des Eglises et la Plateforme interreligieuse de Genève proposent de

Vivre Ensemble l'interreligieux

12-14 novembre 2005



Identités religieuses : repli ou ouverture ?

Conférence publique

Avec Ruth Dreifuss, ancienne conseillère fédérale et des représentants des traditions juive, chrétienne, musulmane et bouddhiste

Samedi 12 novembre 20h

Salle Frank-Martin (Aula du Collège Calvin)

Les générations parlent d'identité

Forum interreligieux de jeunes

Avec le témoignage de Abd al Malik (rappeur français)

Inscription : youthforum@wcc-coe.org

Samedi 12 novembre 9h-18h et

dimanche 13 novembre 10h-16h

Salle Frank-Martin

Différents et unis

Célébration interreligieuse

Avec le chœur Pontanima de Sarajevo et un groupe hindou de danse classique bharatanatyam

Dimanche 13 novembre 18h

Cathédrale Saint-Pierre

En finir avec la tolérance ?

Colloque international

Lundi 14 novembre 9h15-17h30

Centre œcuménique (150, route de Ferney)

Derviches tourneurs de Konya

Lundi 14 novembre 20h

Salle Frank-Martin

Entrée libre

Renseignements :

022 791 6708

vivreensemble@wcc-coe.org

www.wcc-coe.org

www.interreligieux.ch



Avec le soutien de Pictet & Cie